

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	16X	22X	26X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

fort rare



CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Reserve

LETTRES
D'UN
SAUVAGE
DEPAYSE.

*Contenant une Critique des Mœurs
du Siècle, & des Réflexions sur
des Matières de Religion & de
Politique.*



A AMSTERDAM.
Chez JEAN-FRANÇOIS JOLLY.

HOVA 31200
HVA 31200
HVA 31200



LETTRES

D'UN

SAUVAGE DÉPAYSÉ

A


SON CORRESPONDANT

EN

AMÉRIQUE

LETTRE PREMIÈRE.

ZAKARA à KAROKAJO.

 VOUS voici parvenus au
Jour du Nouvel An, où on
ne parle que de présens, d'é-
trennes, de souhaits heu-
reux. Ce sont les souhaits surtout qui
ont la grande vogue ; en ce cas-là on

A n'a

2 LETTRES D'UN SAUVAGE

n'a pas tort. Il seroit ridicule d'être avare d'une chose dont on peut être prodigue à l'extrême, sans courir risque de se ruiner. Serois-je le seul qui resterois oisif ? Ma bonne volonté qui ne le cède à qui que ce soit, resteroit-elle renfermée dans le fond de mon cœur, sans oser la produire au dehors ? Non ! je ne saurois m'y résoudre. Mais à qui m'adresser ? je sais bien qui mérite mes vœux : Mais..... il n'y a point de mais qui tienne ! il faut les offrir à celui qui les mérite. Voilà un Principe de la Raison Sauvage, & si la Conséquence doit suivre la nature du Principe, ce sera vous, SEIGNEUR PUBLIC, le Père Nourricier des Auteurs & des Libraires, à qui j'offrirai des Etrennes : & si les souhaits doivent suivre les présens, selon la Maxime d'aujourd'hui, je souhaiterai que ce présent vous plaise.

Vous aimez la Nouveauté, en voici une. Je vous offre les Réflexions
d'un

DE PAYS E. *Lettre I.* 5

d'un Sauvage, que le bien de vous connoître, a fait sortir des forêts de l'Amérique. Les Réflexions d'un Sauvage, direz-vous ! Un Sauvage raisonne t'il : Oui, SEIGNEUR, il raisonne ; mais sa raison est bien différente de la vôtre. Vous avez une Raison Civilisée, qui n'opère que des Merveilles. Vos Dogmes, vos Maximes, vos Pratiques en sont pleines. Peut-être est-ce, parce que chez vous tout est plein de Merveilles, que vous ne vous appercevez pas qu'il y en a. SEIGNEUR PUBLIC, apprenez qu'il y en a pour le moins les trois quarts de trop selon les principes de notre Raison Sauvage, qui ne veut que très-peu de Merveilleux, ou qui n'en veut point du tout.

Vous savez que dans l'ancien Monde, où votre Raison Civilisée a établi son Trône, on étoit autrefois dans le goût de ne vouloir pas beaucoup de Merveilleux. Vous savez que dans ces Espaces immenses qui com-

4 LETTRES D'UN SAUVAGE

posent son enceinte , on n'y comptoit que sept Merveilles tout au plus. Aujourd'hui on auroit bien de la peine à compter celles qui se font dans le plus petit Village de votre Continēt. S'il y a un Seigneur de Paroisse , un Curé , une Dévote , quelques honnêtes Bourgeois , & des Païsans , il se fait plus de Merveilles dans ce petit Village , qu'il ne s'en faisoit dans toute l'Amérique avant la naissance de *Christofle Colomb*.

SEIGNEUR PUBLIC , n'en allez pas conclure , que le plus petit de vos Villages vaut plus que toute l'Amérique. Je prendrois la hardiesse de vous dire , que vous faites une folie de vous donner tant de peines & de travaux , & de vous exposer à tant de périls , pour tirer de l'Amérique un Métail jaune , que nous ne prifons pas beaucoup , mais qui vous sert à faire une grande partie des Prodiges qu'on voit dans votre Païs.

Vous serez peut-être surpris de ce que notre Raison Sauvage ose trouver à redire

DEPAYSE. *Lettre I.* 5

redire à la Multitude des Merveilles dont votre País abonde. Vous vous imaginerez peut-être que les Sauvages ont la cervelle renversée, ou qu'il faut que vous soyez bien sage, si on ne peut vous reprocher qu'un excès de Prodiges. Mais ne vous trompez pas. Il y a autant de ridicule à placer des Merveilles où il n'en faut point, qu'il y en a à les ôter de la place où le bon sens les avoit mises. Je me mettrois en devoir de prouver cette thèse, si vous doutiez tant soit peu de la vérité de ce Principe d'un de vos Docteurs. *C'est qu'il ne faut point jeter les perles devant les Pourceaux.* J'ai cru que cela vouloit dire, qu'il ne faut pas répandre des Merveilles par-tout. Je vous dirai qu'en Amérique, on y donneroit cette explication, sans courir le risque de passer pour Hérétique.

Je sai qu'il n'y a rien de plus affreux que l'Hérésie. C'est une Peste, qui empoisonne le corps & l'ame du
petit

petit Particulier , qui s'en trouve at-
 taqué ; & quelques précautions qu'on
 prenne pour le purger , on n'est ja-
 mais assuré d'y avoir réuffi. Votre Rai-
 son , toujours fertile en nouvelles dé-
 couvertes , trouva bien-tôt un moyen
 assuré pour purifier l'Or & l'Argent
 que nous avons en Amérique. Ces
 Métaux auroient toujours resté im-
 parfaits , si votre Raison , infiniment
 plus habile que la Nature , cette Mè-
 re commune de toutes choses , n'eût
 trouvé le secret de la perfectionner.
 Dès qu'elle eut inventé des Four-
 neaux & des Creusets , elle vint à
 bout , à force de feu & de flammes ,
 de détacher de ces Métaux cette im-
 perfection naturelle , qui en ravaloit
 si fort le mérite & le prix. Votre Rai-
 son allant toujours croissant en Dé-
 couvertes , trouva le moyen de puri-
 fier les Ames des Hérétiques ; & les
 Buchers , les Rouës & les Gibets , fi-
 rent à cet égard le même effet , que
 les Fourneaux & les Creusets avoient

fait à l'égard de ces Métaux précieux dont nous autres, qui en étions les propriétaires, n'en connoissons ni les vertus ni l'utilité.

QUE j'aurois de choses à dire, SEIGNEUR PUBLIC, si je voulois entreprendre de faire votre éloge ! Vous faites la loi à la Raison, c'est votre goût qu'on recherche, vos privilèges sont grands. Vous êtes incorruptibles, ou du moins vous passez pour l'être. Si la Raison & le Bon-sens osoient s'emparer de quelque tête pleine de cervelle, qui vint malheureusement à s'éloigner de votre goût, sous prétexte qu'il est ridicule ; en voilà assez pour vous porter à renvoyer aux petites Maisons cette tête orgueilleuse, & les petits trésors qu'elle contient. Jamais il n'y a eu de Pape plus infallible que vous, & vous êtes le seul à qui on n'ait pas contesté cette prérogative. S'il s'est trouvé quelques Génies d'importance, qui ayent voulu prendre l'essor, & s'élever au-dessus

3 LETTRES D'UN SAUVAGE

fus de vos Maximes , on les a vu se précipiter comme des *Iceux* téméraires qui s'étoient élevés trop haut. C'est envain qu'on a vu ces Ames orgueilleuses s'humilier à vos pieds , & mendier votre approbation dans une Préface. Votre jugement inexorable leur a fait porter la peine de leur témérité. Vous n'avez pas voulu jeter les yeux sur ces Auteurs & sur leurs Ouvrages : en voilà assez pour envoyer l'Auteur & le Libraire à l'Hôpital.

JE crois , SEIGNEUR PUBLIC , que la plus dangereuse des Hérésies , c'est de s'éloigner de votre goût : car il est constant que vous ne vous trompez jamais , pas même lorsque vous vous trouvez en contradiction avec vous-même. On vous voit Catholique en France , Huguenot en Angleterre , Luthérien en Allemagne , Schismatique en Ruffie , & par-tout vous avez tort & raison , sans qu'on puisse vous blâmer. Dans un País vos Maximes sont sages , dans un autre
elles

DEPAYSE. Lettre I.

elles sont folles : mais cela n'empêche pas que vous ne soyez toujours très-raisonnables. Je ne trouve rien qui vous égale. Vous êtes un Original si extraordinaire, qu'on a bien de la peine à vous représenter. J'ai cru que le plus grand plaisir que je pouvois faire à nos Sauvages de l'Amérique, c'étoit de les gratifier de votre Portrait. Vous avez établi pour Maxime, que le plus grand honneur que vous pouviez faire aux Ambassadeurs des Nations étrangères, c'étoit de les gratifier du Portrait de vos Rois. Vous êtes, SEIGNEUR PUBLIC, Roi & Père des Auteurs & des Libraires. Nous vous appellons le Père de notre Patrie, & vous l'êtes à juste titre. Nous n'en reconnoissons point d'autre, & nous espérons que vous approuverez le zèle que nous avons, pour répandre au long & au large la Connoissance de votre auguste Personne.

NOTRE zèle est grand, il ne reconnoit

10 LETTRES D'UN SAUVAGE

connoit point de bornes, nous n'é-
 chouërions point de ce côté-là, il n'y
 a rien que la dextérité qui puisse nous
 manquer. Nous savons qu'elle ne peut
 jamais égaler notre zèle : mais nous
 vous prions, SEIGNEUR PUBLIC,
 de jeter les yeux sur le Tableau que
 nous allons vous présenter, & de sus-
 pendre votre jugement jusqu'à ce que
 vous en ayez examiné toutes les par-
 ties. Vous êtes, SEIGNEUR, de tou-
 tes couleurs. Vous êtes bien plus dif-
 ficile à peindre qu'un *Janus*. Cette
 Divinité auroit en grand tort de blâ-
 mer un Peintre, & de mépriser son
 Tableau, si elle ne se fut pas donnée
 la peine d'examiner les deux visages,
 & de voir s'ils représentoient les deux
 faces au naturel. Ne vous imaginez
 pas, SEIGNEUR, que nous
 parlions pour faire valoir notre Ou-
 vrage. C'est notre zèle seul que nous
 vantons, du reste nous vous en fai-
 sons le juge. Nous ne voulons point
 émirer ces Fous qui ont mérité votre
 disgrâce

D E P A Y S E'. *Lettre I.* **II**
disgrace , & qui ont reçu le châti-
ment que méritoit l'indiscrétion qu'ils
ont eu de s'amuser à vanter follement
le mérite de leurs Oeuvres dans de
misérables Préfaces presque aussi gran-
des que le Livre. Si nous vous prions
de jeter les yeux sur ce Tableau , que
des Mains Sauvages ont tâché de
tracer au naturel , c'est pour savoir
ce que vous en pensez. Et si jamais il
nous prend envie d'en parler , nous
souhaitons en pouvoir dire qu'il a eu
le bonheur de vous plaire.

F I N.



B L E T T E

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DE PAYSÉ¹
A
SON CORRESPONDANT
E N
AMÉRIQUE.

LETTRE II.

ZAKARA A KAROKAJO.

IL y a en Europe deux sortes de *Docteurs*, dont les sentimens, la doctrine & le but sont bien différens. Les uns s'appellent *Laiques*, & les autres *Ecclesiastiques*. Les premiers ressemblent à ces anciens Demi-Dieux bienfaisans, dont les actions ten-
doient

doient à procurer aux Hommes la fanté, la justice, la paix & routes les commodités de la Vie. Ils s'attachent à enrichir les hommes par de nouvelles Découvertes. Ils se sacrifient genereusement pour le Bien public, & leur desintéressement donne du relief à l'estime qu'on leur doit. Comme il n'y a rien de parfait dans ce monde, on trouve parmi eux quelques Mercénaires, qui en ternissent l'éclat.

C E n'est pas pourtant ce Corps illustre, qui fait la plus belle figure dans le monde. Ce País a quelque chose de singulier. Un Docteur fait rarement fortune, en enseignant ce qu'il entend bien, & ce qu'il peut faire concevoir aux autres. Il n'y a rien de tel que d'enseigner ce qu'on ne fait point, & ce dont on ne peut avoir ni donner aucune idée claire & distincte. Enfin pour être heureux, il faut enseigner *ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point ouï, & ce qui n'est point monté dans le cœur de l'homme.* Voilà

le Principe sacré, le secret d'importance en Europe. C'est un Pérou inépuisable. C'est le secret du Corps le plus éclatant qu'on puisse voir dans cette belle partie du Monde. Ce Corps s'appelle Etat Ecclésiastique. Dans son commencement il étoit pauvre, vil, méprisé; parceque ses premiers Docteurs n'enseignoient que ce qu'ils favoient sûrement, & ce qu'ils avoient appris de leur Maître, qui n'avoit pas l'intention de leur mettre en main les Richesses de la Terre: au contraire il ne leur en avoit prêché que le mépris. Je ne sai pourquoi il le faisoit. Mais je sai que ses Successeurs se sont ravisés, & se trouvent fort bien d'avoir pris le contrepied. Et en enseignant ce qu'ils n'avoient jamais appris, ce qui choque la Raison, c'est-à-dire, des Merveilles qui ne peuvent tomber sous les sens, ils sont parvenus au faite des Grandeurs Humaines.

LEUR Chef est le Premier Homme du Monde. Son Pouvoir est grand

au Ciel, en Terre, aux Enfers, & par-delà. Ils ont un Dieu qui descendit du Ciel en Terre pour leur apprendre toutes choses. Bien des gens ont cru qu'il avoit oublié, qu'autrefois il avoit fait un Purgatoire, parce qu'il n'en a jamais parlé. D'autres croient que ce n'a pas été fait par oubli, mais que c'est la faute de *Ponce-Pilate* Gouverneur des Romains en Judée, qui le fit mourir sur la Croix, avant qu'il eût eu le tems de dire tout ce qu'on fait aujourd'hui. La plus nouvelle Secte des Chrétiens, dit, que le Purgatoire est un Lieu Chimérique, qui n'a jamais existé, & qu'il y a de l'impiété à attribuer à la Divinité des Idées si ridicules. Je ne fais pas encore assez bien ce qui en est pour en juger, mais je sais qu'il y a bien de la différence entre le Maître & le Serviteur. Celui-ci ne se laisseroit pas fouetter comme l'autre. Un Officier des Césars condamna le Maître au supplice, & aujourd'hui le

Serviteur du Supplicié tient la place des Césars mêmes. Les Rois & les Empereurs se trouvent fort honorés de baiser sa pantoufle. Quelle différence de fortune ! Ses Subdélégués sont des Princes , & les Trésors de la terre sont entre les mains de son petit Peuple. Je n'ai pu voir qu'avec étonnement que le menu Peuple de cet Etat s'étoit bâti des Maisons qui égalaient , ou qui surpassent la magnificence des Palais des Princes & des Rois. On n'appelle pas ces Maisons les *Maisons des Gueux* , quoique leurs Propriétaires pour la plupart fassent profession de demander l'aumône: on les appelle *Monastères* ou *Abbaies*, c. à d. tout le contraire de ce que c'est.

QUE penses-tu de ce récit ? Peut-être soupçonnes-tu ma sincérité , ou que je suis imbu du Principe Sacré , & que je veux aussi faire fortune , en enseignant ce qu'il n'est pas possible de concevoir. Et si tu me crois sincère , que diras-tu ? Qu'il en est comme

me

me d'*Ani & Ikan*. On ne pense pourtant pas ici que le Serviteur ait eu plus d'esprit que le Maître. On raisonne ici tout autrement qu'en Amérique. Tu serois aussi sot & aussi méprisable en Europe, que tuas d'esprit & de sagesse dans le lieu de ta naissance, où Dieu ne t'a placé, dit-on, que pour t'ôter tout esprit & toute intelligence, & te priver d'avoir part aux Merveilles que je te conte. Enfin tu es né Américain, pour être éternellement malheureux après ta mort. Le Dieu de l'Europe n'a fait naître jusqu'à présent des hommes en Amérique que pour les plonger dans un abîme de Malheurs qui n'auront jamais de fin.

Tu as bien mérité ces Malheurs. Les Prêtres m'ont dit que je les ai hérités moi aussi, & tous les habitans du Nouveau Monde; parce qu'un homme mangea une pomme en Asie il y a 5. ou 6. mille ans. Sais-tu bien que depuis ce tems-là, en exerçant le droit d'Hospitalité envers les Etrangers

Gers, en honorant ton Père & ta Mère, & en faisant des Oeuvres de Vertu, qui par Droit de Surrogation mettroient en droit un Chrétien d'entrer en Paradis, & d'y placer son Compagnon, quoiqu'il n'en fût pas bien digne. Ces mêmes Oeuvres qui auroient eu ici plus de mérite qu'il n'en faut pour retirer une demi-douzaine des Damnés du Purgatoire, qui est un des premiers étages des Enfers; ces Oeuvres ne te retireront point des portes de l'Abîme.

Voilà les Connoissances que tu m'as envoyé chercher en Europe. Tu m'as ordonné de te faire part de tout ce qui me paroîtroit surprenant, & digne de la curiosité d'un Philosophe Sauvage. (c'est là le nom qu'on nous donne). Tu me charges d'une commission que j'aurai bien de la peine à exécuter. Mais je veux t'obéir, quoiqu'il semble que la matière soit inépuisable. Depuis que je suis ici, j'y ai vu tant de choses extraordinaires,

que

que je ne sai par où commencer. Mais ce que je trouve encore de plus surprenant, c'est qu'on assure qu'il n'y a rien de plus vrai que ce que je te dis. On dit que le le plus grand bonheur qui pût m'arriver, seroit de me trouver à portée de m'instruire de ces grands Mystères.

Si ce bonheur est si grand qu'on le dit, je t'en ferai part, & je le puis sans rien perdre de mes droits. Ce Bien consiste dans la connoissance de ces Mystères, & dans la foi qu'on y ajoute. On m'a même dit, que ceux qui en feroient part aux autres; bien loin d'y perdre quelque chose, auroient une double portion de Gloire. L'espérance d'un avantage si grand, s'accorde fort heureusement avec mes intentions. Je ne posséderai jamais des biens sans chercher à les partager avec toi. Je ne ferai toujours un plaisir de te faire part des nouvelles connoissances que je pourrai acquérir dans ce País.

ON a raison de dire que c'est un

autre

autre monde, réellement il diffère bien du nôtre. Tout y est extraordinaire. A peine un Sauvage peut-il s'imaginer que ce soit la même Terre. Les Productions sont toutes différentes. Mais ce qui la rend encore plus méconnoissable, c'est que l'Art en a entièrement changé la surface. Si cet Hémisphère conserve encore quelque chose de la figure extérieure que la nature lui a donnée, c'est qu'il n'a pas été au pouvoir des Hommes de tout changer.

C E U X qui ont vécu plusieurs Siècles avant nous, ne reconnoitroient pas leur Patrie, s'ils pouvoient se relever d'entre les Morts. *Sémiramis* seroit bien surprise, si elle venoit pour prendre possession de la Capitale de son Empire. Son étonnement seroit grand, si elle entendoit dire qu'on fait qu'il y a eu une *Babilone la Grande*, qu'elle y a régné, & qu'elle y avoit placé une des sept Merveilles du Monde; mais qu'on ne fait pas le lieu

où elle étoit située, & que la *Babilone* d'aujourd'hui est toute nouvelle. Les murs de *Troye* bâtis par les Dieux-mêmes ont eu le même sort. Enfin de la plupart de ces fameuses Villes si célèbres autrefois, il n'en reste à présent que le nom. *Et nunc seges ubi Troja fuit.*

Ce n'est pas là le plus grand changement qui soit arrivé dans l'Ancien monde. Les Maîtres & les Dominateurs de la Terre ont passé sous le joug de leurs Esclaves. Une Troupe de Bandits, assemblés sous *Rémus* & *Romulus*, se sont rendus les maîtres de tous les Rois de la Terre. Aujourd'hui leur Empire a passé en d'autres mains. La Grèce, autrefois si florissante par les Beaux Arts, est aujourd'hui plongée dans la crasse de l'ignorance. Le Langage des Hommes a changé. Il n'y a personne qui soit assés de prononcer un seul Mot Hébreu avec le même accent qui étoit propre aux Originaires de *Jerusalem* du tems de *Salomon*. On en pourroit autant dire

22 LETTRES D'UN SAUVAGE

dire du Grec & du Latin. Entre tous les Erudits en ces deux Langues, il n'y en a pas un qui soit sûr de prononcer un Mot Grec, ou Latin, avec le même accent, qui étoit en usage du tems de *Démosthène* & de *Cicéron*. Les Herbières de ces tems-là pourroient bien lui dire comme à *Thucydide*. *Etranger, tu n'auras pas ces choux pour ce prix là.*

Ne t'imagines pas, cher KARAKAJO, que ce soient là les plus visibles Changemens qui soient arrivés dans l'Ancien Monde. Les Mœurs, la Doctrine, les Sentimens, la Religion ont été exposés au caprice du Sort. On ne voit dans ce Pais-ci aucune trace de l'Autorité des Druïdes, ou de leur Doctrine. *Apis* & *Ifis* ne sont plus connus en Egypte, ni *Junon* à Samos, ni *Vénus* à Cithère. Mais cette Déesse a encore bien du crédit. Le Nom de *Minerve* est peut-être au peu respectée à Athènes que dans les Terres Australes. Ce n'est plus pour
br

Jupiter que l'encens brûle dans le Capitole. Dans l'Asie, le Dieu des Juifs chassa le Dieu des Payens. Le Dieu des Chrétiens prit ensuite la place, & c'est *Mahomet* qui y tient aujourd'hui le siège de son Empire. En Europe, les Révolutions ont été grandes à cette occasion.

Dans la Milice tout est changé. *Jules César* seroit regardé comme un sot & un lourdaut s'il venoit avec ses flèches, ses dards & ses belliers, pour faire la conquête des Gaules. Si un Général d'aujourd'hui attaquoit une Place suivant le système & la manœuvre de cet ancien Conquérant, crois-tu qu'il réussiroit? Oui, il n'y manqueroit pas, s'il vouloit se faire moquer de lui.

Dans le Droit, le Changement n'est pas si visible; quoiqu'on pourroit jurer qu'il y en a un qui est le DROIT, & l'autre le GAUCHE, si on mettoit en parallèle la Jurisprudence d'autrefois avec celle d'aujourd'hui. La Mé-

decine va à peu près son train ordinaire ; elle fait à présent autant de bien & de mal , qu'elle en a fait du tems d'*Hippocrate*. C'est dans la Philosophie qu'on voit des Changemens considérables, il n'en est resté que le nom.

Tu peux bien t'imaginer que tous ces Changemens ne sont point arrivés , sans qu'il y ait eu quelques Révolutions dans les Mœurs & dans les Coutumes des Peuples. Je crois qu'à cet égard le changement est si grand , que tout est nouveau , & se renouvelle tous les jours ; quoiqu'il n'en soit pas tout-à-fait comme des Habilemens , où le changement est si visible , qu'un Habit est déjà hors de mode avant d'être à demi usé. Ne crois pas que tous ces Changemens aient été faits pour le Bien de ces Peuples. Ils ne sont pas plus heureux que ceux de l'Amérique , quoiqu'ils s'imaginent être d'une Espèce bien différente de la nôtre. Porte-toi bien , &c.

F I N

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE'¹
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE III.

ZAKARA A KAROKAJO.

J'Ai fait connoissance avec un Dévot, qui s'est offert de lui-même a m'instruire. Je n'ai pas voulu le refuser, on risque trop en choquant le zèle de ces gens-là. D'ailleurs il me paroît sincère. Dites-moi de grace, lui dis-je, comment il s'est pu faire
C2 que

que l'Etat Ecclésiastique soit parvenu à ce point de Grandeur où on le voit. Il n'y a rien de surprenant dans cet événement, me dit-il d'un air froid : ou s'il y a quelque chose d'étrange, c'est de voir qu'il n'a pas monté plus haut ; car cela sembloit immanquable par son système, mais il est bien déchu depuis deux cent ans. Ce qui est surprenant, c'est qu'il fut à deux doigts de sa perte, dans le tems le plus heureux pour parvenir à son plus haut point.

La Guerre des Princes Chrétiens avec les Infidèles a toujours beaucoup contribué à l'Aggrandissement des Gens d'Eglise. Il y a environ 200. ans, comme je vous le disois tout-à-l'heure, qu'il s'en offrit une belle occasion. *Selim*, Sultan des Turcs, après avoir conquis la Syrie, terrassé la puissance d'*Ismaël Sophi*, & défait *Campson* Soudan d'Egypte, se préparoit à faire une descente en Italie. *Leon X.* Pontife alors régnant, cher-
cha

cha tous les moyens possibles pour avoir de l'argent & des forces pour faire tête à cet Ennemi redoutable.

On publia que l'Eglise étoit en péril. C'est là le moyen ordinaire pour mettre tout en mouvement. L'Entreprise étoit belle, mais elle avoit ses difficultés. Cet ancien zèle que les Chrétiens avoient pour se battre contre les Infidèles, étoit éteint depuis la Destruction des Templiers, que le Pape *Clément* avoit sacrifiés lâchement pour sauver l'honneur d'un Roi de France, à qui il étoit redevable de sa fortune.

Qu'appellez-vous *Templiers*, lui dis-je ? C'étoit un Ordre de Chevaliers dévoués au Service de l'Eglise pour combattre contre les Infidèles, & qui relevoient immédiatement du Pape. Ils étoient répandus dans toute la Chrétienté. C'étoit une Milice, riche, aguerrie, marchant à ses propres frais, sur laquelle le Pape pouvoit compter en cas de besoin. Les

Rois n'aiment pas à voir une Milice Etrangère dans leurs Etats. Ils étoient d'ailleurs puissamment riches , c'étoit là un crime assez capital. On les accusa de plusieurs crimes énormes. Enfin le Pape consentit à leur Destruction, à la réquisition de *Philippe le Bel*, Roi de France, qui avoit fait arrêter au même jour, & à la même heure, tous ceux qui étoient dans ses Etats. Une partie de ces Malheureux fut livrée aux flammes, protestant de leur innocence jusqu'au dernier soupir.

Ce fut pour l'Etat Ecclésiastique une perte irréparable, dont il ne sentoit pas la conséquence dans ce tems-là *Leon X.* ne pouvoit compter que sur son industrie. Il étoit actif & industrieux, il n'en faut pas davantage à un Pontife pour bien faire ses affaires. Celui-ci trouva bientôt un moyen pour remplir ses Coffres, le succès passa même ses espérances. Il resolut de vuidier le Purgatoire, pour peupler le Paradis. Il fut plus loin, il

vou-

voulut fermer les Portes de l'Enfer. Il fit publier le Bref des Indulgences pour la Rémission des Péchés. A peine fut-il publié, qu'on vit une multitude de Dévots venir en foule acheter le Pardon de leurs Péchés & de ceux de leurs Proches. L'un avoit un Père à délivrer des flammes du Purgatoire, l'autre un Grand-Père, l'autre sa Mère, l'autre un Frère, une Sœur, un Cousin, un Ami, une Amie. Jamais on ne vit des marques d'une générosité si éclatante & si générale. On retiroit ces pauvres Ames à bons deniers comptans.

Le Particulier faisoit argent de tout, pour contribuer à ces pieuses Délivrances. Un Mourant laissoit tout son bien aux Moines par testament. On ne regardoit point si on ruinoit sa famille. On cherchoit à racheter son âme. On sacrifioit alors l'argent avec plaisir. Jamais le zèle ne fut si fervent. On étoit sur le point de voir, comme autrefois, une multitude de pieux
Sol-

Soldats volontaires laver leurs Péchés dans le Sang des Infidelles. Jamais rien ne fut si heureusement inventé pour le bien de l'Eglise.

Les Moines eurent grand part à cet Evènement. Ils étoient les Banquiers du Pape : & la préférence qu'on fit des Jacobins en Allemagne, fut comme un Flambeau de Discorde qui alluma la jalousie & l'envie parmi ces riches Mendians. *Luther* indigné de voir passer ces Tresors par d'autres mains que par celles de son Ordre, avant qu'ils pussent parvenir au Pape, résolut de faire perdre aux autres ce qu'il ne pouvoit acquérir. Il leva l'étendard, il prêcha contre les Indulgences, il en découvrit l'abus, & malheureusement le Pape, qui est infailible de sa nature, se trompa. Il ne garda aucun ménagement avec un simple Prêtre revolté. La prudence & la bonne politique ne demandoit pas cela. Il condamna *Luther* au feu; mais avant de s'en être saisi, il étoit pour

tant de l'honneur du Pontife de se venger. Que faire ? *Luther* s'étoit mis sous la protection de *Frédéric* Duc de Saxe , qui voyoit trop clair dans ses intérêts pour ne pas protéger un homme qui pouvoit lui être si utile.

Selon la Coutume de Rome , on livre aux Flammes ceux qui se revoltent contre son Autorité Le Pape ne pouvant livrer *Luther* aux Flammes du Feu de ce Monde , le livra aux Flammes Eternelles de l'autre. *Luther* en moqua , & dit que le Pape avoit encore moins d'Autorité dans l'autre Monde que dans celui-ci. Enfin il brancha du Pape à son tour. En matière de Conscience , il ne s'agit que de hardiesse. Pour s'approprier les pouvoirs Spirituels , on n'a qu'à oser dire je les ai ou je les possède.

Voilà donc *Luther* érigé en Pape par lui-même , & plus que Pape. Il lui prescrivit des Loix de Réformation tant pour le Temporel que pour le spirituel. Le Pape refuse d'obeir , &

toute l'Allemagne se soumet à *Luther*. On fait que quand les Allemands tiennent pour un Parti, on ne les en fait pas aisément démordre. Depuis ces tems-là le mal empira tous les jours. L'Hérésie, cette Peste de l'Âme, se répandit dans les plus beaux Etats de l'Europe.

La France, dont la Doctrine avoit toujours été si pure, fut presque aussitôt gâtée que l'Allemagne. Ne vit-on pas un simple Prêtre du Chapitre de Noyon (c'étoit *Jean Calvin*) âgé de 24 ans, qui se trouvoit déjà assez vieux pour s'offenser de ce qu'on ne l'avoit pas fait Souverain Pontife, par Droit d'Antiquité ou de Mérite. C'étoit un homme qui avoit du mérite réellement. Mais l'Ambition est le Démon des Gens d'Eglise. *Calvin* couvrant sa vanité d'un dehors modeste, portoit des coups encore plus forts, & pensoit renverser la puissance de l'Etat Ecclesiastique. Il vouloit que les Prêtres se rendissent tous savans, & que leur

princi

Principal but fût d'éclairer les Peuples, & de les édifier par leur conduite. Il vouloit qu'on retranchât tout l'Extérieur, qui n'avoit été inventé que pour éblouir le Peuple, & lui ôter l'Essentiel de la Religion. Il vouloit que tous les Prêtres fussent égaux. On vit d'abord une multitude de petits Prêtres, las d'obéir, jaloux de voir aller leurs Evêques en carosse, qui crièrent hautement qu'il étoit indigne que les Apôtres allassent en chaise, & bien d'autres sottises; jusques là qu'ils dirent qu'il est écrit, *celui qui vouloit être le plus grand, soit le plus petit.* Ils vouloient que tout fût, parce que le Bon Dieu l'a dit. Je ne saurois vous dire sans horreur tous les desordres qui s'en ensuivirent. Peu s'en fallut que la France ne soit soustraite à l'Obéissance du Pape, qui perdit dans très-peu de temps une partie de la Suisse, les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande. Mais ne faites-vous rien, lui dis-

dis-je , pour maintenir votre Autorité ? Nous employâmes toutes fortes de moyens ; & l'Eglise , qui fait profession de ne vouloir pas répandre le Sang , se trouva obligée , faute de raisons assez convaincantes , à employer le Fer & le Feu. Elle fit faire des Massacres en France , en Irlande & ailleurs où il étoit nécessaire. On fit assassiner les Rois qu'on soupçonnoit d'Hérésie.

En Anglèterre on voulut faire fauter le Parlement , & détruire tout d'un coup le Roi , & tout ce qu'il avoit de Grand parmi les Protestans de ce Royaume. Mais la Conspiration des Poudres fut découverte par l'imprudènce d'un Conjuré , qui n'aimoit pas assez l'Eglise pour sacrifier le Sang d'un Ami qu'il avoit dans le Parlement.

Depuis ce tems-là nos Princes sont fort décriés dans tous les lieux de la Terre , & nous n'avons point d'Ennemis plus dangereux que

Protestans

Protestans, c'est-à-dire les Dévots de *Calvin* & de *Luther*. Ils nous épient sans cesse. Ils nous firent manquer un beau coup au Japon, il y a environ 100. ans. Les plus zélés Partisans du Pape avoient eu l'adresse de s'insinuer dans les bonnes graces de l'Empereur. Ils étoient devenus Mandarins, chéris, honorés & distributeurs des graces dans ce País. Mais il est toujours bien dur d'être soumis à un Prince Payen ou Hérétique. Il fut résolu de s'en défaire, & d'en placer un plus zélé pour les intérêts de l'Eglise. Il est constant qu'un Ennemi de notre Dieu ne mérite pas de régner sur son Peuple.

Nous étions prêts à exécuter ce grand Dessein, lorsqu'un Protestant révéla le secret. On se saisit de nos Pères, & les principaux Complices furent arrêtés. Un grand nombre des conjurés avoua le fait, & la Foudre que nous avions préparée pour ces Infidèles tomba sur nous. Quarante mille Chrétiens furent mis à mort,

D sans

sans qu'il nous restât d'espérance de nous venger. Le Nom Chrétien est aujourd'hui en telle exécration chez ces Infidelles , qu'il ne faut qu'être soupçonné de le porter , pour être condamné aux plus cruels Supplices.

En 1640. les Portugais firent une Tentative pour se reconcilier avec ces Peuples Barbares. Ils y envoyèrent une Ambassade de 71. Personnes , à qui on fit trancher la tête , à la réserve de quelques Domestiques du dernier rang , qu'on renvoya à *Monaco* porter la Réponse de l'Ambassade , qui fut , que si le Roi de Portugal en personne , si le Dieu même des Chrétiens osoit mettre le pied dans le Japon , on lui feroit la même réception. Une autre fois je vous dirai le reste , me dit mon Docteur.

Autrefois notre Dieu règnoit glorieusement en Asie où on l'avoit crucifié. Son Etendard étoit arboré dans l'Afrique. Ces tems-là sont bien changés. Qui sait ce qui arrivera ! Il sera peut-être obligé de quitter entièrement

ment

ment le Païs, lui dis-je. Mon Docteur prit feu tout-à-coup. Ce n'étoit plus cet homme doux & paisible, dont j'admirois la tranquillité & la candeur. Il éclata en menaces terribles. J'eus bien de la peine à le calmer. Excusez mon ignorance, lui dis-je. Vous savez que je ne suis point instruit de vos Misteres. J'ai cru que puisque votre Dieu s'étoit laissé chasser de tous les Païs que vous venez de nommer, il étoit de son honneur de quitter celui-ci avant qu'on lui fit affront. Vous savez que je suis un Sauvage, & que la Raison de notre Païs est bien différente de celle du vôtre. Mon Docteur fut touché de ma naïveté, & me promit de continuer ses instructions. Qui sait, s'il ne s'est pas flatté de faire de moi un Saint Sauvage! car je ne sache pas qu'ils en ayent de tels dans leur calendrier, & il est de leur intérêt d'en avoir de toute espèce. Portetoi-bien, & sois assuré que je servirai toujours le Dieu paisible de mon Païs, si je n'en trouve pas de meilleur. FIN.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE⁷
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE IV.

ZAKARA A KAROKAJO.

IL y a ici deux sortes de Médecins. Les premiers sont les Disciples d'*Hipocrate* & de *Gallien*. Ils emploient des remèdes physiques pour guérir le corps. Ils réussissent rarement. Mais ce n'est pas toujours leur faute ou celle de leur Art. Il n'y a point de remède contre la Vieillesse. Les

Hom-

Hommes & leurs Ouvrages s'écroulent sous le poids des années; & selon la Philosophie de notre País, toute contraire à celle qu'on enseigne ici, nous croyons que l'Univers doit toujours durer en se renouvelant. La Nature n'a pas assigné le même terme à tous les Etres de la même espèce.

On voit des Animaux mourir de mort naturelle avant ceux qui les ont engendrés. Les mêmes Fruits qu'on voit à l'arbre, n'ont pas en eux un principe de vie également fort & puissant, pour résister à la même durée de tems. L'un est déjà parvenu au terme fatal de la Vieillesse, qu'un autre n'est encore que dans son Printems.

Cette premiere Espèce de Médecins fait comme un sage Jardinier, dont la prudence & les soins tendent à conserver ses Fruits, en empêchant que quelque principe ennemi ne corrompe ou n'altère l'esprit de vie qui est dans le Fruit. On ne le blâme

point, de ce que les Pommes de son Jardin ne durent pas dix ans, mais on ne fait pas cette même grace aux Médecins. On dit que leur Art est noble, qu'il est bien différent du Jardinage, & qu'il faut être gradué pour être Médecin.

Ces Messieurs se font bien payer. Souvent on leur donne au-delà de leur salaire. L'un reçoit une somme considérable, pour avoir guéri un Epoux chéri. L'autre reçoit le double, pour avoir expédié une vieille Grand-mère. Il est bien rare qu'ils perdent leurs droits; car les Riches & les Pauvres sont fort scrupuleux sur cet article. D'ailleurs ces Messieurs, pour la plupart ne vont pas chez les Gueux. Leur ame ne leur paroît pas assez importante pour mériter qu'ils se donnent la peine de descendre dans une cave, ou de monter à un cinquième étage, qui est la demeure ordinaire des Pauvres.

Il y a quelque chose de singulier
dans

DEPAYSE' Lettre IV. 41

dans leur langage. Le Public le respecte , parce qu'il ne l'entend pas ; il seroit pourtant bon de l'entendre quelquefois. Il y a quelque tems qu'il règnoit ici une Maladie qu'on ne connoissoit point , & comme on donnoit des remedes à l'aventure , ils réussissoient fort mal. Le Corps de ces Savans craignant de se décrier , s'assembla dans un Hôpital pour y faire des essais sur des Pauvres , les remedes étoient tout prêts. Un Moribond qui entendoit le Latin , & qui avoit sans cesse les yeux fixés sur ces Docteurs , qui tenoient leurs conférences auprès de son lit , fut le premier à qui un d'entr'eux vint apporter la drogue , en disant qu'il falloit faire l'épreuve *in hâc Animâ vili* , c'est-à-dire , sur cette Ame vile. Le Mourant lui dit : *Quid vilem Animam vocas , pro quâ Christus non dedignatus est mori !* Quoi ! Tu appelles vile une Ame pour laquelle JESUS-CHRIST n'a pas dédaigné de mourir !

Nous

Nous ferons l'épreuve sur un autre, dit le Médecin, ne dites rien. Le Médecin lui tint parole, & lui donna peu après un remède éprouvé. Le Convalescent a babillé, & son caquet n'a pas fait grand bien au mystérieux Langage de la Médecine. Il n'y a point de Corps dont on fasse tant de railleries, & qui se soutienne si glorieusement. Ils ont cependant la satisfaction de voir leurs Railleurs humiliés, leur demander la vie & la santé; & soit qu'ils donnent l'une ou l'autre, on est toujours content.

La seconde Espèce de Médecins est bien autre chose. C'est à eux qu'il appartient de faire des Merveilles. Les premiers ne font qu'un Mécanisme bien vil, en comparaison de ceux-ci. Il y a bien de la différence entre le Médecin du Corps, & le Médecin de l'Ame. Il ne s'agit pas ici d'examiner qui est le plus utile des deux. C'est un crime digne du feu, que d'oser le mettre en problème.

Le Médecin du Corps est obligé de se prosterner aux pieds du Médecin de l'Âme, & de lui demander à genoux ces mystérieux Remèdes, qui n'ont d'existence que dans l'imagination de celui qui les donne ou qui les reçoit. Il seroit brûlé vif, s'il osoit dire qu'il y a de la Charlatanerie partout. Mais Dieu fait ce qu'il en pense. J'ai eu besoin des premiers. Dieu me préserve de tomber entre les mains des seconds.

Tu fais qu'il est ordinaire à un Etranger de payer le tribut au lieu qu'il vient habiter. Les fatigues d'un long voyage, la différente maniere de vivre & de s'habiller, l'air, la différence du climat, occasionnent un dérangement dans le Corps; & tels remèdes qui seroient infailibles dans un País, sont sans vertu dans un autre. Il n'y a rien de plus préjudiciable que l'entêtement pour une Pratique de Médecine étrangere dans un climat, où l'on en trouve une autre

éta-

établie , qui a eu souvent des succès heureux. Je m'abandonnai à un Médecin qui m'a tiré d'affaire.

C'est lui qui m'a appris qu'il y a des Médecins de l'Ame. Tu ne croyois pas non plus qu'il y eût de telles gens. Peut-être conçois-tu encore moins qu'ils puissent être utiles dans un Païs où l'on croit que l'Ame est spirituelle. Pourrois-tu t'imaginer qu'on a pu inventer des Remedes assez déliés pour les appliquer sur une Ame immatérielle ? Je vais te le dire ; car tu ne le devinerois jamais.

Selon les Principes de ce Païs , l'Ame est immatérielle. Je ne sai si je te ferai bien concevoir cela à toi qui crois que tous les Esprits sont comme ceux de l'Amérique. L'Ame est une Substance si déliée , que toutes les Ames de ce Païs , & toutes celles qui pouront avoir l'existence d'ici , jusqu'à la consommation des siècles , pourroient se ranger dans un espace aussi petit que la pointe d'une aiguille , sans

être

tre gênés. Ne vas pas croire que
e sont tout autant de Riens, tu te
romperois grossièrement ; car cha-
une d'elles est un Etre réel, mais qui
a point d'étendue. Enfin c'est quel-
ne chose qu'on ne peut déterminer ;
mais qui a réellement deux qualités
on appelle l'Entendement & la
olonté ; c'est-à-dire assez de com-
éhension pour choisir ce qui est
on, & fuir ce qui est mauvais.

Si tu ne te fûsses jamais mêlé de
philosopher à la manière de notre
s, & que tu n'eûsses jamais remar-
qué qu'on trouve dans les Brutes, qui
ont l'esprit aussi matériel que le corps ;
tu n'eûsses jamais considéré qu'ils
voient ces deux Principes, qui leur
font rechercher ce qui leur est bon,
& fuir ce qui peut leur nuire, tu com-
prendrais plus facilement ce que je
veux t'apprendre, ou du moins tu
pourrais plus facilement te le persua-
der. Car j'ai remarqué que ceux qui
ont jamais réfléchi sur cette Ma-
tière,

rière , sont ceux qui en doutent le moins.

Je te dirois bien sur ce sujet quelque chose de fort raisonnable que dit un Homme* fort judicieux, & qui a le plus étudié la matiere. Mais comme il est fort décrié chez les Médecins de l'Ame , il ne convient guères de se servir de ses armes , pour faire valoir les prétentions de ses Ennemis. Ces Messieurs n'ont pas pris garde , qu'en établissant le fondement de leurs grands pouvoirs sur un Principe aussi incertain que celui de l'Immaterialité de l'Ame , leur empire ne tenoit à rien , si le Principe venoit à manquer. Ils pouvoient rester Médecins de l'Ame , sans se donner toutes ces peines. Est-il plus difficile d'allier la sensation avec une matiere étendue , que d'allier l'existence avec une chose qui n'a point absolument d'étendue ? Ne suffisoit-il pas d'établir l'immortalité de l'Ame , & celui qui

avoit

* Locke.

avoit donné l'existence à l'Ame, ne pouvoit-il pas la lui conserver, soit qu'il l'ait créée Materielle ou Spirituelle? Mais ce n'eut pas été assez miséricordieux. Il faut du mystérieux à leurs Dévots; aussi leur en donnent-ils tant & plus.

Ecoutez, Peuples, écoutez! disent les Médecins de l'Ame. Nos pouvoirs sont grands au Ciel, en Terre, & aux Enfers. Vous ne pouvez monter au Ciel, avant que nous vous ayons déchargés du poids énorme de vos iniquités, qui vous précipiteroit infailliblement dans les Enfers, si notre main charitable & puissante ne vous relivroit. Vous en connoissez la force & la vertu, vous savez que nous tenons la place de Dieu ici-bas.

Celui qui commande à la Mer, aux Tempêtes, & aux E'émens, est obéissant à notre voix. Quand il nous commande, moyennant quatre mots nous faisons descendre sur nos Autels. C'est là que nous l'exposons à vos adorations.

rations. Le voyez-vous ce Dieu enveloppé sous des apparences de Pain ? car ce n'est plus du pain. Quatre mots ont operé ces merveilles. Vous n'y voyez rien , je le sai. Il n'est pas là pour être vu de vos yeux. Mais savez-vous bien ce que vous voyez ? Vous voyez ce que vous ne voyez pas , vous voyez. oui vous voyez comme des aveugles. Je suis sûr que tu le dirois , toi qui es un Clair-voyant de l'Amérique. Mais je ne suis pas si hardi que toi , Cher KAROKAJO , je n'ose raisonner avec eux , ce seroit assez pour me faire griller comme un Saint *Laurent*. Sans cela mon parti étoit pris , j'allois leur dire tout de grand : Mortels ! le Dieu de l'Amérique m'envoie ici pour vous desabuser , & pour vous rendre sages. Vous allez vous exposer aux tempêtes & aux vents. Vous renoncez aux délices & au repos dont vous pouvez jouir dans votre Patrie , sans battre follement les mers , pour aller chercher

dans

dans le nouveau Monde quelque chose de jaune dont vous faites des Ducats , des Crusades , & des Louis-d'Or. Détrompez-vous , Mortels ! Ce que vous voyez & que vous apportez de l'Amérique , qui a le poids , la condénité , la couleur & toutes les propriétés de l'Or , n'est pourtant pas de l'Or. C'étoit à-la-vérité de l'Or il y a mille ans , mais depuis ce tems-là le Dieu de notre Pais a donné quatre mots à ses Prêtres , ils les ont prononcés sur cette matiere qui garde encore toutes ses propriétés. Je suis Prêtre du Dieu de l'Amérique , j'ai dit les quatre mots , j'en suis bien sûr , ce n'est plus de l'Or. Et qu'est-ce donc ? C'est de la ou quelque chose de plus précieux. Ce ne seroit pas tant mal-a-propos , si l'on pouvoit leur persuader ces merveilles.

Heureuses nos Contrées ! si avant la naissance de *Christofle Colomb* on avoit pu les persuader aux Européens :

50 LETTRES D'UN SAUVAGE
ils n'auroient pas massacré un million
d'Âmes de notre País, pour les en-
voyer dans le País des Espagnols,
pour nous affoiblir, & nous enlever
ces Tresors que l'Auteur de la Nature
nous avoit donnés en partage. Por-
te-toi bien, Cher KAROKAJO,
& sois assuré que si on observoit ici
la sage Maxime des Chinois, qui ne
donnent de salaire qu'aux Méde-
cins qui ont guéri leurs Malades, les
trois quarts des Médecins du Corps
mourroient de faim & le risque seroit
bien plus grand pour les Médecins
de l'Âme.

F I N.



LET.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE'¹
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE V.

ZAKARA A KAROKAJO.

JE t'ai donné dans ma dernière
lettre une fausse idée de la Divi-
nité des Chrétiens. Leur Religion est
comme un Labyrinthe qu'on ne peut
assez bien connoître, pour en juger
dès qu'on n'en a vu que les dehors.
Tout ce que je t'en ai dit est vrai,
E. j. mais

mais cela seul ne serviroit qu'à te tromper sur cet article. Un Théologien, après dix ans d'étude, ne fait pas encore assez bien son Catéchisme.

Il y a toujours quelque chose qu'on a passé trop legerement, l'expérience le démontre tous les jours. On voit sans-cesse sortir du fond de ce Labirynthe une multitude de Sectes, qui naissent en ne fait comment, à peu près comme des champignons. Je ne t'ai promis en partant que je te dirois tout, tu es trop raisonnable pour exiger cela d'un simple Mortel. Mais je t'ai promis de te faire part de toutes les Découvertes que je pourrai faire, & je te le tiendrai.

Comme il y a deux principales Sectes de Chrétiens, il y a aussi deux Sortes de Dieux. L'un est un Dieu qui regne glorieusement au Ciel, a près avoir triomphé de la Mort : il ne quitte point ce séjour glorieux, & ne viendra qu'à la consommation des Siècles dans le plus pompeux appareil de
Gloi-

Gloire & de Majesté, pour juger les Vivans & les Morts. L'imagination a bien de la peine à se représenter toutes les merveilles de ce grand Jour. Il fera sortir de la poussière tous ceux qu'aura moissonné la Mort, depuis le commencement des Siècles. Il appellera tous les Hommes en jugement. Les Rois, les Arbitres de la Terre, seront confondus & mis au même rang que les Petits. Alors les Hommes ne paroîtront grands que par leurs vertus. Ce Dieu est le Dieu de *Luther*, de *Calvin*, & de tous leurs Sectateurs connus sous le nom de *Protestans*.

L'autre Dieu se plaît à faire des bours qui l'ont exposé à bien des affronts; & si on n'avoit pas soin de renfermer dans de petites Boîtes l'Or & d'Argent, les Rats & les Souris pourroient le manger; & qui peut assurer que cela n'est pas arrivé? mais pour sûr ce seroit sa propre faute. Ce Dieu oubliant sa puissance s'est affu-

jeté

jetti au caprice de ses Domestiques. Il a fait une convention avec eux : c'est que toutes les fois qu'il diroient quatre mots & une particule, il descendroit cent mille millions de fois plus vite qu'un éclair, pour prendre la place d'un Morceau de pain, qui par le plus étrange de tous les phénomènes rentre dans le néant.

Ce Dieu victorieux, honteux de sa victoire, se saisit des apparences du Pain, c'est-à-dire, de sa couleur, de sa figure & de son goût ; il se contente du plaisir insensé de tromper les yeux des Humains, & de s'offrir à l'adoration des Hommes revêtu des dépouilles d'un Morceau de pain qu'il vient d'anéantir. Son plaisir est de se faire manger, après s'être fait adorer. Il est si adroit, il a le corps si souple, que d'abord qu'on le met sous la dent, il se replie de telle façon qu'on ne peut le mordre. Quoique sa taille soit égale à celle qu'il avoit lorsqu'il mourut

la Croix, il ne faut pourtant pas avoir le gosier fort large pour l'avalier tout entier. Jamais *Prothée* n'a fait plus de tours de passe-passe, qu'en fait ce Dieu pour arriver à son but.

Il se trouve des Impies, qui font sur ce sujet, des questions ridicules, & qui disent Comment fait-il pour sortir d'un estomach lorsqu'il y est entré? Belle demande, disent les autres! nous n'en savons rien. Je trouve cette réponse plus sensée qu'on ne s' imagine; & je crois que si on veut en le savoir, il faudroit le lui demander à lui-même. Peut-être que c'est par haut, peut-être par bas, peut-être encore d'une manière plus extraordinaire.

Si je trouvois quelque chose à reprendre en ce Dieu, ce seroit d'être un peu mal avisé, ne lui en dédire. Je sai qu'il ne sied pas à un petit mortel de controller les Actions des Dieux reconnus pour tels, quels qu'ils puissent être. Mais il est constant que

si *Jupiter*, le Dieu jadis tonnante au Ciel, eût voulu écouter la Raison Sauvage de l'Amérique, il n'auroit pas fait avec les Filles, les Femmes & les Garçons, ces grosses sottises qui ont fait évanouir son empire éclatant.

Voilà ce qui me met presque au cœur de donner un éveil au Dieu subtil de ce País. J'ai envie de lui dire SEIGNEUR, vous vous y prenez mal, excusez si je vous le dis. Tous les tours que vous faites, sont beaux, mais le but de tout cela est ridicule. Vous avez fait les Corps *Matériels* & les Ames *Immatérielles*. Vous devriez nourrir les Corps de *Matérialité*, & les Ames de *Spiritualité*, & vous faites tout le contraire. Vous nourrissez le Corps avec quelque chose qui n'est point matière, c'est-à-dire avec des dépouilles immatérielles qui restent du Pain que vous avez anciennement mangé; & pour nourrir l'ame, vous descendez en Corps, en Ame & en Dieu.

mité, dans l'estomac de votre Dévot.
 Cela me semble mal avisé, sauf le res-
 pect qui vous est dû. L'Histoire des
 lieux que j'ai luë d'un bout à l'autre,
 est une preuve évidente de cette vé-
 rité de l'Amérique. C'est qu'il ne faut
 pas qu'un Dieu fasse des sottises, s'il
 peut regner long-tems. Mais peut-
 être ne seroit-ce pas une preuve évi-
 dente de la verité de ce Pais-ci.

Les *Juifs*, les *Mahométans*, les
Protestans, ont horreur d'un Dieu si
 méprisable. Plusieurs d'entr'eux ont
 mieux aimé être brûlés vifs, que de
 se convertir. Il y a une autre Espece de
 gens, qui font profession de n'avoir
 pour tout Prêtre, Moine & Doc-
 teur, que la simple Raison. Tous ces
 gens-là refusent l'encens à ce Dieu,
 qu'ils appellent insensé. Mais ce Dieu
 peut-être plus sage qu'ils ne s'i-
 maginent. Ses intentions étoient peut-
 être bonnes. Peut-être voit-il qu'on
 se croit trompé, & que jaloux de tenir
 parole d'honneur qu'il a donnée

à ses Ministres & à ses Prêtres, il veut pousser jusqu'à la fin, espérant qu'il restera après eux, & prendra de meilleures précautions pour l'avenir.

Tu fais qu'il n'y a rien de plus facile à tromper qu'un cœur droit & sans malice. Peut-être avoit-il le cœur trop bon; pour se regler par Politique. Et qui fait, si ce qu'on en dit est bien vrai? car on ne voit rien de tout cela. Jamais on n'a vu qu'il ait fait du mal à personne. S'il y a eu des Torrens de Sang repandus à son occasion, ce n'est pas par ses mains, c'est par celles de ses Dévots. Qui fait si ce n'est pas un Dieu de paix, qui trouve plus grand de souffrir le mal que d'en faire. On dit que ses Ennemis l'ont foulé aux pieds, il n'en a rien dit, il n'a pas seulement fait mine de s'en venger, quoiqu'on lui ait fait ce défi : *Si Bahal est Dieu, qu'il se défende.*

Un bon Roi peut avoir de mauvais Ministres. Ce sont les Ministres de

ce Dieu qui débitent tout ce qu'on en dit. Il faudroit examiner la cause, avant de le condamner si légèrement. Pour moi, je ne saurois croire qu'il ait tout le tort. J'oubliois à te dire, qu'il a comme l'autre des Adorateurs, des Apostats, des Profélites & des Martirs. Avant que je devienne l'un ou l'autre, je veux des preuves aussi évidentes que des Démonstrations de Mathématique. Je ne suis qu'un simple Américain, qui n'ai en partage qu'une pauvre Raison Sauvage, qui n'ordonne d'être très-circonspect sur l'Article de l'Adoration; je veux dire le Culte respectueux qui n'est dû qu'à l'Être Suprême, le Souverain Maître des Cieux & de la Terre.

Je crois, comme toi, qu'il ne demande pas que nous armions nos bras pour sa querelle; & que s'il veut venger de nos forfaits, il seroit digne de sa grandeur d'emprunter des armes étrangères. Que nous pouvons lui résister s'il veut nous

détruire, & que d'un seul coup il peut nous confondre nous & les élémens.

Quelle différence, Cher K A R O K A J O, entre le Génie Tutélaire de notre Païs, & le Dieu dont je viens de te parler ! Porte-toi bien, & fais-moi part de tes réflexions sur ces importantes Matieres. Je brûle de favoir à qui des deux tu donnerois la préférence, si tu devois choisir entre ces deux Divinités, qui se disputent l'encens de l'Europe depuis plus de deux Siecles.

Je viens d'apprendre qu'il s'est avisé d'un stratagème tout nouveau. Il a inspiré à un de ses Dévots, de faire éclater ses jugemens sur des Personnes de conséquence. Comme les trois quarts & demi de ses Adorateurs ne peuvent se passer d'un Almanac, & que ce Livre passe depuis le Souverain jusqu'au simple Particulier, & qu'il y a beaucoup de gens qui n'en lisent pas d'autre, il a ordonné qu'on feroit une Chronologie depuis le tems

de son origine , & qu'on observeroit à l'égard des Personnes Augustes la même pratique que les Marchands observent dans leurs Jurisdictions Consulaires , où ils représentent en buste tous les Marchands accrédités , que leur mérite ou leur fortune a élevés sur les Sieges de ce Tribunal. Si un de ces Juges-Marchands vient à faire la cabriolle , on n'ôte point son portrait de la Sale de cette Cour Souveraine jusqu'à la somme de cinq - cent livres : mais on le balafre , c'est-à-dire qu'on fait avec un pinceau une marque qui lui traverse le visage.

L'Auteur de l'Almanac de Mille Ans [imprimé à Bruxelles chez *Jean Léonard* Libraire , Ruë de la Cour 1738. &c.] y a inseré un Article pour la gloire de son Dieu , mais bien flétrissant pour celle d'un grand Prince. *Léon I. de ce nom* , dit le Vieil ou le Grand , parvint à l'Empire le 7. Février de l'An 457. On le mee

au nombre des bons Empereurs, & rien ne diminue la gloire de sa Vertu, que l'indulgence qu'il eut pour les Hérétiques qui vivoient dans sa Cour. Le Portrait de ce Roi étoit beau, mais l'indulgence qu'il eut pour les Hérétiques, est la balafre qui le défigure. Il y a ici des Personnes qui trouvent à redire, qu'un Dévot de ce Dieu ait osé balafrer un grand Prince, qui a été assez sensé pour ne se pas signaler par un zèle furieux.

F I N.



LET

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE VI.

ZAKARA A KAROKAJO.

TU fais, Cher KAROKAJO,
que nous tenons pour une Ma-
xime certaine, que l'Honnête-Hom-
me doit toujours dire la Verité sans
aucun détour, & que nous regar-
dons comme lâche & infâme, celui
qui reçoit un Mensonge avec le res-
pect

peût qui n'est dû qu'à la Vérité. Cette Maxime, qui est si sage dans notre País, est dans celui-ci la plus sotte chose du monde. C'est de toutes les impolitesse la plus grossiere. C'est encore plus que cela : c'est un crime qui ne se lave que dans le sang. Tu n'aimes pas à mentir toi qui es un Sauvage, & tu ne saurois souffrir qu'on vînt te conter des hableries, sans dire tout-au-moins que cela n'est pas vrai. Tu trouves ce procédé raisonnable, peut-être crois-tu qu'il y a là de la grandeur d'Ame. Mais apprens qu'il n'y en a point-du-tout, & que cela n'est bon que pour des Impolis, pour la Canaille & les Malhonnêtes Gens. La Raïson civilisée, qui fait perfectionner la Nature, a sçu établir de plus beaux Principes. Elle a fait un Dogme d'Honneur pour les Honnêtes-Gens, & non pour d'autres. Mais comme tout se fait & s'exécute ici d'une maniere extraordinaire, ce Dogme favorise plus

"D E P A Y S E". *Lettre VI.* 65

le Scélérat que l'Honnête-Homme.

Si un menteur, un fripon, ou même un honnête-homme élevé au-dessus du petit-peuple, vient à dire un mensonge, il faut bien se garder de lui dire, *cela n'est pas vrai*, & encore moins *qu'il a menti*. C'est là le plus grand crime qu'on puisse commettre en Europe, tous les autres ne sont que des bagatelles en comparaison. Un homme de la classe de ceux qu'on appelle honnêtes-gens, se fera gloire de cacher son ami, & de lui sauver la vie, s'il a mérité de la perdre pour quelque crime capital, comme meurtre, félonie, & autres semblables. Il y a de l'honneur à épargner le sang d'un homme, lorsque la rigueur de la justice cherche à le répandre. Mais il y auroit de la bassesse & de la lâcheté à balancer un moment, si l'on doit épargner celui d'un honnête-homme, d'un ami qui n'auroit jamais commis d'autre crime, que celui d'avoir trop

aimé la Verité pour ne pas dire à un menteur qu'il a menti.

Voilà le plus grand & le plus irrémissible de tous les pechés. Il n'y a que le Petit-Peuple , & les Idiotes qu'on appelle bons Chrétiens , qui puissent le pardonner. Un Honnête-Homme doit fouler aux pieds les Préceptes du Dieu Fondateur du Christianisme , ou du moins lui en laisser la pratique ; lorsqu'il s'agit du Point d'honneur. Car les Honnêtes-Gens ne sont bons Chrétiens , que lorsque les Dogmes de leur Religion ne s'opposent point à ce Dogme cheri. Voilà ce qui les distingue de ce misérable Peuple , qu'un Prédicateur appelloit autrefois *Canaille Chretienne*.

Il y a ici une troupe de Docteurs qui font grand bruit , ils fulminent & anathématisent le Dogme du Point d'honneur. Ils ont raison, il n'y auroit rien de plus terrible que ce Dogme, si on venoit à les y assujettir. Un Janseniste pourroit perdre mille vies ,

on venoit à lui en ôter une toutes les fois qu'il donne un Démenti. Ce n'est pas à eux que l'on va dire à Pâques, qu'on a eu raison d'une insulte faite à son honneur. Il y a une autre Troupe de Casuistes, qui ont la grande vogue. Tu serois étonné sans-doute; si tu voyois un Sauvage s'humilier aux pieds d'un Prêtre, qui donne au Furibond le droit de tuer un Honnête-Homme qui lui diroit cruëment qu'il n'a pas dit la vérité. Mais ne t'abuse pas, & ne va pas croire qu'un petit Sauvage comme toi fait bien mettre le prix aux choses.

Cette Espece de Casuistes que tu détesterois, est ici la plus brillante. Ce sont eux qui purgent la Conscience des Rois & des Grands Seigneurs. C'est à ces Messieurs qu'on confie l'éducation de la Jeunesse. Ils ont les trois quarts & demi des Colléges où l'on eleve les Jeunes-gens qu'on destine aux Emplois honorables. Ces Casuistes sont appellés *Jésuites*, en France.

ce, en Italie, & au Pérou; tandis qu'à Geneve, en Hollande & en Angleterre, on les appelle les *Sauterelles* forties du fond du puits d'un grand Abîme.

Le reste des Théologiens a tâché depuis long-tems de foudroyer cette Maxime, & on s'est moqué d'eux. On les regarde comme des Géans insensés, qui s'efforcent de mettre Péliion sur Olympe pour détrôner *Jupiter*. J'ai pris plaisir à voir la tranquillité des Jesuites. Ils se contentent de regarder du lieu sublime où la Fortune les a élevés, les efforts impuissans de leurs Ennemis, qui ne servent tout au plus qu'à donner un nouvel éclat à leurs Maximes.

Les Militaires sont les plus zélés Observateurs du Dogme de l'Honneur, que tu appellerois autrement, toi qui n'es qu'un Sauvage qui n'a que le Bon-sens, & qui juges sur cette regle de la justesse ou de la fausseté des Principes établis. En cela je ne

te blâme point , tu as raison , il t'est permis d'avoir de telles idées en Amérique , mais ici tu aurois grand tort. Chaque Hémisphere a sa maniere de raisonner , & tu n'as pas plus de droit de te moquer de la logique de ce Pais-ci , qu'eux de se moquer de la tienne. Tu ne dois pas si fort te récrier contre les Maximes Européennes. Si on te dit , par exemple , le Dogme du Point-d'honneur est raisonnable , parce qu'il est opposé au Bon-sens , il ne faut point contredire ; car on te le prouveroit d'une maniere à te couvrir de confusion , on te feroit sentir qu'il est fondé sur le rocher inébranlable de la Raison Civilisée.

Un brave Officier qui se fera toujours comporté en honnête-homme , se trouvera dans une assemblée ou dans un cercle , ou peut-être dans un tête-à-tête avec son Ami. Il fera un récit fidelle d'un fait extraordinaire , qui passera l'intelligence de celui qui l'é-

l'é-

Coute; le recit sera peut-être faux, mais tout cela ne fait rien à l'affaire. L'Auditeur dira que cela n'est pas vrai, ou que c'est un mensonge. Voilà l'honneur du brave Officier attaqué & même s'appé jusques dans ses fondemens. Cet honneur si pur & si incorruptible va dégénerer en lâcheté ou en ignominie, si on ne court vite au remede. Voilà une tache qu'il faut laver dans le sang. Allons, vite l'épée à la main ! Il faut tuer un Honnête-Homme pour une bagatelle, ou peut-être se faire tuer par un Etourdi, qui vaudroit tout-au-plus la peine qu'on pourroit prendre à lui donner des coups de bâton.

Quelles seront les suites de cette belle Reparation d'honneur. Le brave Officier sera peut-être tué par un Faquin qui ne mérite pas de vivre. Son Roi, sa Patrie, sa Famille, tout y perdra ; & s'il sort victorieux du combat, la Couronne de gloire l'attend. Il faut qu'il prenne la fuite, qu'il

se cache, sans cela le voilà perdu. S'il tomboit entre les mains de la Justice avant que d'avoir ses Lettres de grace, il seroit pendu comme un Voleur de grands chemins. Voilà la récompense de l'observation du Principe sacré des Honnêtes-Gens. Tu ne te ferois jamais imaginé, que des Gens qui font gloire de n'avoir que des sentimens nobles & généreux, eussent donner dans des travers si ridicules. Mais qu'y faire ! La Mode a sanctifié cet Abus, & par conséquent il est raisonnable.

Tu fais à présent en quoi consiste le Dogme de l'Honneur. Mais j'y joindrai encore quelques traits, qui ne te seront pas inutiles pour en avoir une idée plus distincte. On pourroit passer à un Officier une faute, une indiscretion, qui auroit fait enlever quelques quartiers ou quelques Détachemens considérables. Il se fera même rendu à l'Ennemi, dans un tems où il auroit encore pu se défendre.

Ce n'est pas là un grand mal , il n'y a point de lâcheté , son honneur n'en recevra que de légères atteintes , & peut-être point du-tout : ce sera seulement une imprudence , qu'on a souvent pardonnée aux Héros.

Mais s'il s'est porté à débiter des mensonges grossiers , & qu'il ait souffert qu'un autre ait pris la hardiesse de le contredire , & de lui dire tout net qu'on ne le prend pas si facilement pour dupe , & que cela n'est pas vrai , ou que c'est un pur mensonge , ce qui me paroît être très-naturel : car je ne puis comprendre qu'il puisse plus être permis à un Menteur de mentir , qu'à un Homme Integre de lui dire qu'il a menti. Mais on ne raisonne point sur les Dogmes. Il faut que le brave Officier prenne son parti sur le champ. Il faut s'exposer à être tué , ou à tuer un Homme à qui on ne peut reprocher qu'un excès de zèle pour la Vérité.

Il n'y a point de milieu. Il faut
tuer

quer, ou passer pour un lâche. Il faudra quitter sa Compagnie ou son Emploi, & aller se reloger dans une Chaumiere avec des Païsans, qui ne savent ce que c'est que le Point-d'honneur, ou se refugier chez les Huguénots, & changer de religion pour avoir droit d'être petit Maître d'École dans quelques lieux écartés à Londres, ou sur un Canal magnifique dans quelques Villes de Hollande, ou peut-être dans un misérable Village. Mais il y bien de la différence pour notre *César*. Il aime mieux vivre la fêrule à la main, que de mouvoir l'épée hors du fourreau.

Tu pourrois peut-être t'imaginer que le Dogme du Point-d'honneur n'est qu'une fausse illusion, qui a séduis le Noble Corps des Guerriers, sans avoir passé au-delà. Mais tu te tromperois grossièrement. Un Magistrat se fera rendu respectable par son intégrité, & par sa justice: il aura peut-être encore ces habits qui le

distinguent des autres Mortels , & l'élevent au-dessus d'eux. Son Egal ne trouvant pas vrai une chose qu'il vient d'avancer , dira sans circonlocution *cela n'est pas vrai*. Le Magistrat oubliera sur le champ qu'il est le Ministre de la Justice , dont le Trône est fondé sur la Vérité. Il fait qu'il s'étoit écarté de son devoir , un autre l'y rappelle sans prendre de détour , ce service va être payé selon ses mérites.

La Raïson Civilisée , toujours féconde en prodiges , va faire de ce Magistrat un Enragé , qui court s'abreuver du sang d'un Homme qui n'aura pas eu l'adresse de *Nathan* , pour faire dire à ce Juge élevé sur le Trône , & assis sur les Fleurs de Lis , qu'il est précisément celui qu'il condamne. J'ai vu de tels exemples. Je connois un sage Magistrat , qui se maintient glorieusement sur le Trône de la Justice , quoiqu'il ait été obligé d'en descendre pour un cas pareil.

Son

Son Egal pour une vetille d'Honneur l'obligea à mettre l'épée à la main. Celui-ci, après avoir été dangereusement blessé, tua son Confrere dans le tems qu'il tiroit l'épée pour se venger entierement d'un Démenti.

Tu vois, Cher KAROKAJO, que si la Corruption a pénétré jusques dans le Sanctuaire de la Justice, il faut qu'elle soit devenue bien générale. C'est là une Maladie Epidémique, qui s'est répandue parmi les Gens distingués par leur rang, par leur naissance, & par leurs biens. Il n'y a que la Canaille qui soit exemte de ce Vice, qu'on appelle la Vertu des Honnêtes-Gens. Je souhaiterois pour le bien de ces Peuples, qu'ils voulussent donner audience à notre Raison Sauvage. Elle leur apprendroit que leurs Maximes sur cet article ne peuvent avoir été introduites que par des Scélerats, & qu'elles ne tendent qu'à protéger la Scéleratesse & le Mensonge, & à opprimer la Justice & la Verité.

Il y a pourtant ici des moyens pour dire à un Homme qu'il a menti, sans courir risque de la vie. Il faut avoir un certain esprit, & savoir mentir un peu plus adroitement que les Menteurs de profession. Si un Voyageur vient te dire, qu'il a vu chez les Topinambours un Chou d'une grosseur si prodigieuse qu'il eut pu nourrir une Armée de cent mille hommes pendant huit jours, il ne faut pas nier le fait : il faut dire que sans avoir été si loin, tu as vu faire une Chaudiere d'une si prodigieuse circonférence, que les Ouvriers qui étoient au milieu n'entendoient pas les coups de marteau que frappaient les Forgeons qui étoient à côté. Et s'il te demande à quel dessein on faisoit cette Chaudiere, il faut répondre, pour cuire votre Chou. Si tu n'as pas cette dexterité, il faut te taire, & encenser à un Sot qui te conte des sottises. Voilà le seul moyen qu'on puisse trouver pour ne pas choquer l'honneur des

DE PAYSÉ. *Lettre VI.* 77
des Honnêtes-Gens. Il est appuyé sur
un petit point d'équilibre, qu'il ne
faut qu'un rien pour le faire trebu-
cher ou pour l'abbattre. Il n'en est
pas de même du tien, & de celui des
Sauvages. Il est fondé sur la prati-
que constante des Actions Louables
& Raisonnables; & ce qui est pour
nous un moyen sûr de le conserver,
est ici un moyen immanquable pour
le perdre. Porte-toi bien, & souvien-
toi qu'il y a un País où l'Honneur
oblige à laisser mentir les autres en
repos.

F I N.



LET-

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE VII.

ZAKARA A KAROKAJO.

JE fai une nouvelle, Cher, KAROKAJO, & je vais t'en faire part. L'Homme est libre, d'où je conclus qu'il lui faut un Maître. Voilà un Argument invincible selon les principes de la Raison Civilisée; & si tu n'en sens pas d'abord toute la force.

Experiance fut-elle cent fois plus funeste qu'une *Ignorance invincible*, qu'on ne connoît que chez les Docteurs Scholastiques, il faut ceder, elle ne veut point qu'on lui replique.

Ne vien point me citer pour exemple les Peuples insensés du Pérou & du Mexique, ou d'autres semblables Nations de l'Amérique, plus folles mille fois que toutes les autres Nations de la Terre, parce qu'elles ont renoncé aux Maximes de notre Raison Sauvage, & qu'elles n'ont imité celles des Nations Civilisées, que comme les Singes imitent les actions des Hommes. Ce n'est point d'elles qu'il s'agit dans cette thèse. La Raison Civilisée ne pensoit point à elles, quand elle a fait ce beau raisonnement pour le Bonheur de ses Peuples. L'Homme est libre, & par-là il lui faut un Maître.

Il y a en Europe une Nation qui s'avisa follement de trouver à redire à cet Argument, elle ne balança pas
à

force & toute l'évidence , c'est à ton ignorance que tu dois t'en prendre , car ce Raisonnement est juste & sans réplique dans ce País ; & quand il ne seroit pas également vrai dans le nôtre , cela n'en peut diminuer la force ; il est fait pour cet Hémisphere , & non pour celui où nous sommes nés.

Je sai que ce Raisonnement te paroitra ridicule au premier coup d'œil , parce que tu n'as jamais été à d'autre Ecole qu'à celle de la raison Sauvage , qui ne veut écouter d'autre Docteur que le Bon-Sens , & qui rejette tout ce que ce grand Maître n'approuve pas. Jusques là tu as raison : mais ne t' imagine pas que les Gens de ce País ayent tort , parce qu'ils pensent le contraire.

Tu ne saurois disconvenir que ton Bon-Sens ne doive céder à l'Expérience , si elle vient à lui démontrer le contraire , *Experientia rerum magistra*. C'est devant cette Souveraine que le Bon-Sens doit baisser la lance.

Cette

à dire qu'il étoit ridicule , elle voulut se signaler en raisonnant tout au rebours des autres. *L'Homme est libre* , dit-elle , & par conséquent il n'a pas besoin de maître. Sottise toute pure ! Cela seroit bien raisonné pour des Sauvages qui habitent nos Forêts. Cette Nation a appris à ses dépens , que ce qui étoit bon pour nous étoit un poison pour elle. Voici ce que j'en ai oui dire.

Les Corfes sont la Nation dont je te parle. Ils habitent un País que la Nature avoit séparés du Continent de l'Europe. Mais aujourd'hui toutes les Nations de la Terre sont aussi voisines , que si elles étoient jointes les unes aux autres. L'Océan n'est plus une barriere qui separe les Peuples , ou qui les rend inconnus les uns aux autres. Au-contraire , ce sont les Mers qui se trouvent entre les Peuples qui les rendent voisins.

Tu fais deja que les Européens ont trouvé le merveilleux secret d'aller
d'un

82 LETTRES D'UN SAVVAGE

d'un Hémisphere à l'autre sans sortir de leurs maisons, on ne sauroit inventer rien de plus commode pour voyager. Que les Physiciens vantent tant qu'ils voudront l'avantage qu'à la Tortue au-dessus des autres Animaux, il n'égalé pas celui que les Européens ont sur cet Animal amphibie. Il y a bien de la différence entre porter sa maison pour voyager, ou faire un voyage en se faisant porter dans sa maison.

Tu peux bien croire qu'un Peuple Insulaire n'ignoroit pas ce beau secret, & qu'il devoit être plus facile que qui que ce soit à cette manière de raisonner. La Mer separe cette Nation des autres, & par conséquent les Nations dont elle est separée par les Mers sont ses voisines, & peuvent mettre le pied chez elle quand elle voudront. Mais la Fureur de se distinguer par de nouvelles manieres de raisonner, fait faire de grandes folies. Voilà un Principe que tu

dois jamais perdre de vue, s'Il te prend envie de passer en Europe. Les Corfes ont appris qu'il ne faut point s'en écarter. Je pourrois bien t'en nommer d'autres, mais il fuffit de te dire que l'expérience a rendu ce Principe incontestable dans l'Ancien Monde.

Mille idées bizarres vinrent à rouler dans l'esprit de ce Peuple Insulaire. La Mer nous sert de rampart. Nous avons droit de Sceptre & de Couronne, & nous serons les esclaves d'une troupe de Particuliers qui forment un Senat, qui doit lui-même baiffer la voile devant toute Nation qui porte Pavillon Royal! Nous avons droit de nous elire un Maître, & nous souffrirons qu'on nous en donne une centaine, & qu'on ne s'inforine pas seulement s'ils nous plaisent

Ancienne valeur de nos Peres, où es tu! dit l'Orateur. La voilà, dit le Petit-Peuple en se montrant: on fait des fêtes, on se réjouit de l'avoir trouvée: tout est Maître comme rat

H en

en paille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit : on arbore l'étendard de la Rebellion, on se massacre, le bonheur commence ordinairement par-là. C'est un vilain commencement, diras-tu. Je n'en disconviendrai point, mais les suites sont encore plus funestes.

Tous les malheurs viennent fondre à-la-fois sûr ce Peuple infortuné, pour le ranger à son devoir, & lui apprendre à ne plus raisonner que conformément aux Loix de la Raison Civilisée. Enfin tout ce qu'on put trouver alors de plus raisonnable, fut de le faire passer de nouveau sous le joug de ses anciens Maîtres, qu'il venoit d'appeller ses tyrans.

Lorsqu'on s'est fait à une maniere de raisonner, on ne s'en défait pas facilement. On a vu de jeunes Huguenots qu'on avoit enlevés à leurs Parens pour les fourrer dans des Cloîtres; on a vu, dis-je, ces Génies puérides faire tourner la cervelle à de

vieux

vieux Docteurs , qui s'étoient mis en tête d'en faire de bons Catholiques. Ne va pas t'imaginer que cela ne regardé que la Religion , cela s'étend jusques dans la Politique. Un Peuple qui a respiré l'air Républicain , Démocratique , ne se fait pas facilement à une autre forme de Gouvernement.

Le même tems qui vit ce Peuple soumis , le vit de nouveau révolté. A peine avoit-il mis bas les armes , qu'il les reprit. Des malheurs nouveaux suivirent encore de près la nouvelle maniere de raisonner. Ce Peuple ouvre enfin les yeux , & s'écrie. La Raison n'a pas tort. Il nous faut un Maître , c'est là le moyen de nous affranchir de nos malheurs. On tourne toute son activité de ce côté-là. On cherche un Maître par toute l'Europe , sans en trouver. J'ai eu bien de la peine à croire qu'on pût craindre d'en manquer. Mais sans faire un voyage en Corse , j'ai pu me convaincre de cette vérité. J'ai vu au bas des degrés

2

du Palais une multitude de Misérables qui cherchent des Maîtres , & qui ne craignent rien tant que de n'en pas trouver.

L'Anarchie est de tous les Etats le plus malheureux ; parce que chacun veut être Maître , sous prétexte de n'en vouloir point du tout. Tu peux t'imaginer la confusion que cela doit occasionner dans un Etat. Rien n'égalait le malheur de ce Peuple , lorsqu'il se vit sans Maître. Il lui en falloit un à quelque prix que ce fût , & la nécessité fut si grande , qu'il en chercha dans des Pais si barbares , qu'on ne leur donne pas d'autre nom que celui de Barbarie , c'est-à-dire un Pais où l'on ne doit jamais aller chercher un Maître. Mais la Raison de l'Ancien Monde a dirigé les choses de telle façon , qu'il vaut mieux avoir un méchant Maître , que de n'en point avoir.

On reçut en Corse un secours de Barbarie. La Fortune , à qui on croyait
autre-

autrefois les yeux , l'avoit fait à la hâte , & presque sans savoir ce qu'elle faisoit. Elle y avoit mis par hazard un Homme , que son courage avoit fait captif ; lorsque cette Déesse s'étoit déclarée pour les Barbares. Comme elle se plaît à faire de tems en tems des coups d'éclat , elle éleva sur le Trône de cette Isle celui qu'elle venoit de mettre aux fers en Barbarie , & donna à ce Peuple une nouvelle face , en lui donnant une nouvelle forme de Gouvernement.

Ce nouveau Roi s'est signalé par son courage ; il a battu ses Ennemis en plusieurs rencontres ; le nom de THEODORE I. est dans l'Isle de Corse , ce que celui de DION étoit autrefois à Syracuse ; & si ses progrès n'ont pas été si subits & si extraordinaires que ceux de ce grand Capitaine qui conquit un Royaume avec deux Vaisseaux , ne va pas croire que l'Amour de ses Peuples en soit moins vif que celui des Syracusiens le fut
pour

pour DION. Il faut attendre la suite des événemens , pour dire jusqu'à quel point peut aller le parallèle qu'on en peut faire.

Selon toutes apparences ce Peuple ne manquera pas de Maître , on arme de toutes parts pour lui en donner : & ne timagine pas qu'on consultera son goût pour le satisfaire , on n'a pas tant de complaisance pour un Peuple revolté , & cela ne se doit pas pour de bonnes raisons. Ce nouveau Roi sera fort heureux , s'il reste victorieux ; & s'il vient à être vaincu , il ne faut pas qu'il se plaigne si on lui fait grace de la vie , car cela ne se pratique guères ; mais je ne crois pas qu'il s'y attende ; car on a voulu l'empêcher de se tromper sur cet article. La Raison de ce Pais a pris de si sûres précautions pour le détruire , que je serai bien surpris si sa valeur & son courage peuvent le sauver.

La bravoure ne peut tenir contre des Assassins. Une expérience jour-

nalieure avoit appris ce malheureux secret aux Italiens bien long-tems avant qu'on scût qu'il y avoit un Roi THEODORE, & c'est à ce secret que ses Ennemis ont recours. Ils ont mis sa tête à prix. Les Pretoriens mirent bien autrefois l'Empire à l'encrean, & le vendirent sans en être les Maîtres. Il n'y a rien de tel que les jours extraordinaires, les conséquences qui s'en ensuivent le sont aussi. On va voir un Sujet qui vient de faire serment de fidelité à son Roi, tremper ses mains dans le sang de son Souverain, sans craindre le châtiment des Parjures & des Parricides. On verra bien autre chose, le Crime aura la récompense de la Vertu. Je sai bien que d'un Héros on n'en peut pas faire un Assassın, mais d'un Assassın on en va faire un Héros. Nos Sauvages ne savent pas ces secrets, mais il est bon d'ignorer quelque chose.

Si ce Roi eût eu le bonheur de se

trou-

trouver à la tête d'un Peuple que son Dieu a abandonné pour ses crimes, & qui se trouve aujourd'hui répandu par toute la terre où on ne le tolère que pour le rençonner & humilier son orgueil ; si dis-je , THEODORE se fut trouvé à la tête des Juifs , son regne eût été bien plus tranquille. Un Roi élu par ce Peuple étoit Roi dans les formes , on ne lui demandoit pas plus s'il étoit fils de Roi qu'on le demande aujourd'hui à l'Empereur des Perses. DAVID étoit aussi réellement Roi que SALOMON. Mais cette loi a resté en Asie , & a été abrogée en Europe , pour faire place à une nouvelle , qui ne favorise pas l'Electon Populaire. Je pourrois te citer une foule de Rois malheureux , parce que leurs Droits étoient fondés sur ce vieux Dicton. *Vox populi, vox Dei.* Ce n'est qu'en Corse que ce Proverbe est en usage , on va leur apprendre à parler un langage nouveau , & leur montrer que la Voix de Dieu & celle du Peuple sont deux.

Je ne suis qu'un simple Sauvage moi,
& j'y trouve une grande différence.

Je n'entens pas ici que des affaires des Corfes. On trouve du mystère dans tous ces événemens, on en trouve jusques dans le nom de leur Roi, chacun raisonne à sa fantaisie sur cet article, les uns le louent, & les autres le blâment. Pour moi je fais comme les anciens Espagnols, j'attens l'événement, pour dire un tel fut sage en tel tems, & fou dans tel autre. Tout ce que je puis t'en dire pour le présent, c'est que ce Roi s'est montré intrépide, rien n'a pu ébranler son courage. *qui craint la mort n'est pas digne de vivre*, c'est la réponse qu'il a fait à quelques Amis, qui lui conseilloyent de préférer une vie tranquille à une vie pleine d'agitations & de troubles. Le fameux PYRRHUS méprisa un semblable conseil, que lui donnoit un de ses Confidens, & fut se faire casser la tête par une Femme dans Argos. Qui fait ce qui arrivera au Guerrier dont je te parle ? Porte-toi bien. FIN.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DE PAYSÉ
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMÉRIQUE.

LETTRE VIII.

ZAKARA A KAROKAJO.

DAns ma *V. Lettre* je t'ai dépeint d'après nature les deux Divinités qui se disputent l'encens de l'Europe depuis deux-cens Ans, qu'elles ont arboré leurs étendarts l'une à l'opposite de l'autre. Il y a dans leur procédé quelque chose d'extraordinaire

naire. Elles se gouvernent toutes deux par une espece de politique, dont je ne puis découvrir les ressorts. Ce seroit là une découverte d'importance, mais malheureusement je ne puis m'adresser qu'à des gens qui n'en savent pas plus que moi.

On a vu bien des fois leurs Dévots se battre comme des Enragés, & s'égorger les uns les autres dans un Champ de bataille pour la gloire de leurs Dieux, sans qu'on ait vu ces Dieux se présenter à leur tête pour prendre part à leur querelle. Toujours animés d'un zèle furieux, les Partis tantôt victorieux & tantôt vaincus, ont porté le fer & le feu dans les Temples que ces Dieux avoient fait bâtir pour y faire leur résidence, afin d'être plus à portée d'écouter les plaintes & les requêtes de leurs Devots, & d'y répondre selon qu'ils y aviferoient.

Ces Lieux respectables où résidoit la Divinité, ont supporté le plus grand

grand poids de la fureur de leurs Ennemis victorieux, on les a profanés, on a renversé leurs Autels, & détruit entièrement les Temples mêmes, ou si on en a conservé quelque chose, ce sont des Masures superbes, qui ne subsistent que pour insulter à la gloire du Dieu du Parti vaincu. Peut-être te figures-tu de voir ces Dieux éperdus chercher, au milieu des flammes, un passage pour se dérober à la rage de leurs Ennemis. Rien moins que cela. Tout est ici extraordinaire. Rien ne se fait dans l'ordre naturel que nous voyons en Amérique.

Tu n'as que des yeux foibles, qui ne sauroient voir les prodiges que j'ai vu ici. Je veux te faire un présent d'une paire de ces yeux perçans qu'on a inventé en Europe; on les appelle *Microscopes* & *Télescopes*. Tu pourras voir alors ce qui se passe dans la Lune, & découvrir bien des choses au Firmament, que tes simples

ples yeux n'auroient jamais pu y voir. Tu pourras voir l'ame d'un Ciron dans le corps de ce petit animal. Tu la verras attentive à renvoyer les esprits vitaux dans les endroits où il en est besoin. C'est avec ces yeux perçans, que des Curieux ont contemplé les embrâsemens de ces Temples, pour voir s'ils n'en verroient pas sortir les Génies tutélaires. Il faut encore travailler à nouveaux frais avec ces yeux perçans. On n'a rien vu, & pour voir la Divinité ils n'ont pas plus de force que les tiens.

Ces orgueilleux Savans ont dit tout net, *Je n'ai rien vu sortir, donc il n'y avoit rien.* Cela seroit bien raisonné pour un Juge du Palais, qui ne reçoit que les preuves *de visu & auditu*, c'est-à-dire des témoignages surs & certains. On auroit beau dire à ces Messieurs, un tel a commis un meurtre en tel tems & en tel endroit, j'en suis assuré. Tout le monde regarde pour voir si l'Accusé étoit

I alors

alors dans l'endroit marqué, on n'y trouve, ni Meurtrier, ni Homme assassiné, & l'on fait qu'ils sont vivans ailleurs. Mais tout cela ne fait rien. Mon témoignage est certain, je l'ai vu par les yeux de la Foi, qui sont bien plus infailibles que ceux du Corps. Ces judicieux Magistrats regarderoient comme fou cet Illuminé de la Foi, & il seroit fort heureux s'il en étoit quite pour cela.

Mais il n'en est pas de même du Tribunal de la Religion. J'ai pensé être brûlé vivif moi pauvre ignorant Americain, pour m'être imaginé qu'on pouvoit faire valoir en tout tems un témoignage *de visu*. J'ai été à l'Eglise, pour voir si j'y verrois ce Dieu de la Messe que tout le monde y voit & n'y voit pas. J'ai dit avec cette naïveté naturelle de notre Païs, je n'y vois rien, & je n'y vois point de Dieu. Jusques-là on plaignit mon triste sort. C'est dommage, dirent les Dévots, que ce pauvre homme ne soit pas illuminé. J'ai

J'ai été plus loin, j'ai voulu faire le raisonneur; j'ai dit, *Je n'y vois point de Dieu: donc il n'y en a point.* Il faut que vous soyez fous vous autres pour..... On ne me donna pas le tems d'achever, on se jetta sur moi, j'allois être mis en pieces ou réduit en cendres, lorsqu'un Huguenot Catholique me donna le meilleur conseil du monde. Dites seulement que vous étiez aveugle, mais qu'à present vous voyez.

Tu fais, Cher KAROKAJO, que je n'aime pas à mentir; j'aime-rois mieux mourir, que dire une men-terie entiere; enfin, dis-je à mon Avocat, qui l'étoit réellement & bon Avocat, quoiqu'il ne fût pas gradué, s'il ne falloit qu'une demi-menterie pour me sauver, je m'y déterminerois. Il n'en faut pas davantage, me dit-il: Dites seulement *j'y vois*, & dans le cœur achevez *comme dans un four.* Le conseil a réuffi.

J'ai depuis remercié cent fois cet

Auteur de mon salut , je lui ai avoué que je n'étois venu ici que pour satisfaire ma curiosité & la tienne , & je l'ai prié de vouloir me donner quelques éclaircissements. C'en fut assez pour le porter à rompre avec moi. Je sai ce que je sai , me dit-il , & je n'en fais part à personne pour de bonnes raisons : Mais allez en Hollande ou en Angleterre , vous y trouverez des Docteurs payés pour enseigner publiquement ce que nous pensons. Cher Ami , me dit-il , je ne puis plus avoir de fréquentation avec vous , je me perdrois , & vous perdrois peut-être vous-même , nous ne nous sommes plus vu depuis ce tems-là.

Voilà un étrange Païs , & ce que je trouve encore de plus étrange , c'est que je ne puis me résoudre à le quitter. Je veux cependant m'instruire pour t'instruire ensuite toi-même , mais je ne puis avoir aucun éclaircissement certain avec les Vivans , par où je me vois obligé d'en chercher
par-

parmi les Morts. C'est là encore une épigme pour toi , mais facile à deviner. Après que les Mortels eurent trouvé l'Art de coucher par écrit leurs pensées dans le même ordre qu'ils les conçoivent , non par des Hiéroglyphes , mais avec les Caractères dont nous nous servons , ils firent un Corps d'Histoire pour laisser à la Posterité la connoissance de ce qui s'étoit passé dans les tems antérieurs. C'est bien dommage qu'on n'en ait pas laissé la commission aux Américains , ou bien à des gens qui leur ressemblent , & qui se feroient scrupule de dire plus de la moitié d'une Menterie : on ne seroit pas si incertain , pour porter un jugement sur les choses mêmes les plus récentes. On peu cependant parvenir à une certitude morale , pourvu qu'on veuille regarder tout sans prévention. C'est ce qui me reste encore ; car pour de la hardiesse & de la liberté , je n'en ai plus qu'avec toi.

On seroit trop heureux dans ce País, si l'on y jouissoit de cette Liberté de conscience dont on jouit en Amérique. Rien n'égaleroit la gloire des François s'ils pouvoient secouer le joug pesant de la Superstition. Toutes les preuves que je pourrois t'en donner, n'égaleroient pas celles que tu pourrois avoir d'un coup d'œil, si tu étois à Paris. Leur industrie étale par-tout des Chefs d'Oeuvre, qui semblent avoir été travaillés par des Mains Divines.

Le Marbre, le Bronze, la Toile y sont travaillés avec tant d'art, qu'il semble n'y manquer que la parole; La Magnificence, l'Ordre & la Commodité de leurs Bâtimens surpassent tout ce que les plus habiles Architectes ont inventé en Amérique. Un Sauvage n'est pas capable de faire la description de toutes les Merveilles qu'on voit ici. Il semble que la Nature & les Elémens obéissent à la main de ce Peuple, il fait remonter les torrens à leur source pour les faire pal-

passer par-dessus les montagnes.

Les François ont un esprit vif, pénétrant, qui vient à bout de découvrir ce qu'il y a de plus caché dans les Secrets de la Nature. Il n'y avoit que la Superstition & la Prévention pour de vieilles Maximes, qui pussent donner une entorse à leur esprit, & les rendre ridicules à toutes les Nations de la terre. Il n'y a point de Peuple au monde en qui on voie un mélange si extraordinaire de Sagesse & de Folie.

Les Nations futures ne pourront jamais croire, que ce Peuple ait été si sage & si fou tout-à-la-fois. Ils ressemblent aux Egyptiens du tems de SESOSTRIS, qui faisoient trembler les Nations les plus reculées, tandis qu'eux-mêmes trembloient aux pieds de la Figure d'un Animal élevée sur leurs Autels. On voit ici ce Peuple insensé se prosterner aux pieds d'un Autel, qui n'est enrichi que de la Figure de St. Roch & de son Chien. Là une foule de Dévots vien-

viennent manger un Dieu caché sous la Figure d'un Morceau de Pain avec le même appétit, que les Egyptiens mangeoient un Dieu caché sous la Figure d'un Oignon. Et ceux-ci, encore plus fous que les Anciens, osent appeller les autres insensés : comme s'il étoit plus ridicule d'adorer un Dieu caché sous la Figure d'un Oignon, que de le manger sous la Figure d'un Morceau de Pain, ou de placer sur des Autels la Figure d'un Chat, que d'y mettre celle du Chien de *St. Roch* ou celle du Cochon de *St. Antoine*.

Les Egyptiens firent écorcher tout vif un Soldat Romain, pour avoir donné un coup de fouet à un Chat; & ce Peuple brûle vif un Huguenot, qui dit simplement qu'il est ridicule de placer sur un Autel la Figure d'un Animal, ou quelque autre Image, parce que le Dieu d'*Abraham*; d'*Isaac* & de *Jacob*, a fait un Commandement exprès à son Peuple, & qu'il lui a dit. " Tu ne te feras aucune
ima-

“ image taillée des choses qui sont là-
 “ haut au Ciel, ou ici bas sur la Terre,
 “ ni de celles qui sont au-dessous de la
 “ Terre. Tu ne te prosternerás point
 “ devant elles, ni ne les serviras. Car
 “ je suis l’Eternel ton Dieu, le Dieu
 “ fort qui est jaloux, punissant l’ini-
 “ quité des Peres sur les Enfans, &
 “ faisant misericorde en mille Générations à ceux qui m’aiment & qui
 “ gardent mes Commandemens. “

Ta surprise sera bien plus grande, lorsque tu sauras que ceux qui placent la Figure d’un Chien & d’un Cochon sur les Autels, sont les premiers à dire que c’est leur Dieu qui a fait ce Commandement, & non le Dieu des Huguenots. Cela veut dire que le Dieu des François fait des commandemens, & que ses Ennemis les observent. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & dis-moi si l’on doit faire plus de cas de la Religion d’un Peuple qui desobéit à son Dieu, que de la Fidelité d’un Sujet qui mépriseroit les Ordres de son Roi. FIN.

LET-

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE¹
A
SON CORRÉSPONDANT
EN
AMÉRIQUE.

LETTRE IX.

ZAKARA A KAROKAJO.

LES Femmes de ce País sont auffi belles qu'elles veulent l'être, elles ont un teint de lis & de rose lorsqu'elles veulent, il ne leur en coute que deux heures de tems pour faire ces prodiges. Si tu avois vu une Femme du bel air avant de s'être mise à

fa

la toilette, tu ne pourrois t'imaginer que ce fût là cette Beauté dont on parle tant : & si tu la voyois deux heures après, ta surprise seroit bien plus grande encore, tu ne pourrois croire que l'Art fût capable de faire des changemens si extraordinaires.

Un Homme de condition se couche le soir avec une Femme qui l'eut disputé à la fameuse *Hélène*, dont la beauté tut si fatale au Royaume de *Priam*. Mais quelle doit être sa surprise, quand il voit à son reveil cette beauté changée en un Monstre hideux plus horrible que la tête de *Méduse* gravée sur l'Égide de *Pallas* ! Tu te représentes peut-être cet Homme épouvanté fuit dans les appartemens les plus reculés de sa maison, s'imaginer que quelque *Jupiter* lui a joué un tour semblable à celui d'*Ixion*, ou qu'il a embrassé quelque chose de plus ridicule qu'un nuage. Voilà les idées qui se présentent d'abord à un Sauvage, qui n'est point habitué à voir

des

106 LETTRES D'UN SAUVAGE
des prodiges , & qui n'a jamais rien
vu que ce qui se passe dans l'ordre
naturel. Il n'a jamais reconnu aucun
changement dans le teint ou dans le
couleur d'une Americaine à son le-
ver : s'il s'y trouve quelque chose
d'extraordinaire , c'est que la satisfa-
ction de la nouvelle-Mariée repand
de nouvelles graces sur son visage à
son reveil. Un Européen seroit aussi
surpris de trouver sa nouvelle Epouse
plus belle à son lever , qu'un Améri-
cain pourroit l'être de voir une belle
Femme métamorphosée en guenon
pendant l'obscurité de la nuit.

Ne va pas t'imaginer que ce soit là
une regle si generale , qu'elle n'ait
point d'exception. Toutes les Fem-
mes ne sont pas également habiles.
Elles ne savent pas toutes se faire un
nouveau visage , & réparer le dom-
mage que les années ont fait à l'é-
clat de leur teint. Il n'y a que les Da-
mes du bel air , qui savent faire de
telles merveilles. La Femme d'un Ar-
tisan

tifan, Villageoise, ne savent ce que c'est de paroître plus belles que la Nature ne les a faites. Elles manquent de ces agrémens emprantés, parce qu'elles n'ont pas de quoi les payer. S'il s'en trouve parmi elles quelques-unes qui imitent les Dames du bel air, c'est que leur ambition les porte à vouloir plaire à d'autres qu'au Petit-Peuple.

Un Homme de qualité ne refuse jamais d'encens à la Beauté. Si la Grisetie est plus belle que la Dame de Cour, elle aura la Pomme d'Or *deux palobriars*. On ne se deshonne point ici en voltigeant de Belle en Belle. L'inconstance des Hommes porte le titre honorable de Galanterie, & c'est pour fixer leur légereté, que les Femmes ont inventé le moyen extraordinaire de se faire tous les jours un nouveau visage. Voilà des armes qu'elles ont coutume d'employer, pour faire des conquêtes & pour les conserver.

Un Héros ne perd rien de sa gloi-

re, s'il se laisse vaincre par des armes si foibles. On a vu des *Hercules* de nos jours s'en faire autant de céder aux charmes d'une *Omphale* plâtrée, que d'abattre les têtes renaissantes de l'*Hydre*. On trouveroit ridicule qu'un Juge fit plus de cas des raisons d'un Avocat, que du coup d'œil gracieux d'une belle Femme. Si un Homme élevé en dignité veut faire le fort, & résister à la puissance des attraits qu'une habile Femme a sçu placer sur son visage, ne t' imagine pas qu'on lui fasse beaucoup de grace : on dit qu'il n'a jamais été homme, ou qu'il a cessé de l'être. Je ne sai si ce raisonnement est bien juste : mais tout le monde convient, que le plus sûr moyen d'obtenir une Charge, un Bénéfice, c'est de les faire solliciter par une Femme qui sort de sa toilette ; l'expérience a si souvent démontré ce fait, qu'il seroit ridicule de s'amuser à le prouver.

La Beauté a eu de tout tems un grand

grand ascendant sur l'esprit & sur le cœur des Hommes, ils ont toujours fait plus de cas des attraits de *Vénus* que de la sagesse de *Minerve*. Les Femmes ont trop senti la force de leurs charmes, pour negliger de les cultiver. Elles ont tourné toute la force de leur esprit de ce côté-là. Elles se sont attachées à se rendre belles, & ont porté cet art au plus haut point de perfection. Ce trait seul est capable de démontrer, qu'il n'y auroit rien qui pût résister à l'activité de leur génie, si elles vouloient faire essai de leurs forces.

Quoique par les Loix du Gouvernement de ce País les Femmes n'ayent point l'avantage de monter sur le Trône, & de s'asseoir sur les Sieges de la Justice, ou de commander à la tête des Armées, leur pouvoir n'en est pas moins grand, elles ont part aux plus grands Evenemens. Tu pourras facilement le concevoir, si tu viens à considérer qu'une Femme

qui s'est renduë maîtresse de l'esprit & du cœur d'un Général ou d'un Homme qui est à la tête des Affaires , doit avoir autant d'influence sur leurs actions , qu'un Joueur de Marionnettes en a sur les mouvemens extraordinaires de ses poupées.

On voit de tems en tems un petit nombre de Sages , se récrier contre de tels abus. On les entend chanter victoire , parce qu'ils s'imaginent que nous sommes venus à ces tems heureux qu'a prédit *Virgile* dans ses *Eglogues*. Ils disent que le Siècle d'Or , qu'on a si long-tems attendu , est enfin venu. Cette illusion vient de ce que ces tems-ci sont plus heureux que les tems passés , & qu'on voit quelques-uns de ces Arbitres de la Terre s'élever au-dessus de la sagesse de SALOMON , & en avoir les vertus sans en avoir les défauts. On les voit suivre un systême nouveau. Les intrigues des Femmes n'ont plus d'influence dans les grands desseins de

l'E-

l'Etat. Voilà, dit-on, pourquoi tout réussit.

Les desseins des Grands sont cachés, Cher KAROKAJO, & les plus Clairvoyans ne peuvent en sonder les profondeurs, on n'en voit que les effets, voici tout ce qui en paroît actuellement. La sagesse de ceux qui sont à la tête du Gouvernement, exécute des desseins que tous les Héros du tems passé, & des Armées de 70000. hommes entreprennent sans succès. C'est là la moindre des merveilles qu'on voie aujourd'hui. La Face du Royaume a changé du tout au tout. On a rétabli le Commerce, la Navigation, les Finances. Enfin ce Royaume où les Affaires paroissoient si délabrées, a passé tout-à-coup au point le plus florissant où puisse parvenir une Monarchie. Il se soutiendrait toujours dans ce point d'élévation & de gloire, si les Auteurs de son bonheur ne cessent jamais de vivre, ou qu'ils tinssent toujours la même conduite.

Ne crois pas, Cher KAKOKAJO, que je te déguise la vérité. Je te parle en véritable Sauvage, & si je te raconte des choses extraordinaires, sache qu'elles n'en sont pas moins vraies pour cela. Je regarde toujours les choses avec un œil désintéressé. Et si je m'attache si fort à détruire les soupçons que tu pourrois avoir de ma sincérité, c'est que je te raconte des choses qui sont réellement vraies sans avoir beaucoup de vraisemblance. Les Sages célèbrent le bonheur de leur siècle, ils s'imaginent de voir bien-tôt le bon exemple de leurs Chefs, faire des changemens aussi extraordinaires dans le cœur & dans la conduite des autres Membres de l'Etat, qu'ils en ont fait dans la situation extérieure des Affaires du Royaume. Mais ces Sages se trompent. Il est vrai que la conduite des Grands d'un Etat a une grande influence sur celle des Particuliers, mais c'est lorsqu'elle n'est pas bien

reglée. Si elle est sans reproche, on admire des modèles si extraordinaires, mais on ne les imite point.

Les Dames vont toujours leur train. Elles seroient bien fâchées d'épargner un peu de Blanc ou un peu de Rouge, pour apaiser ces caquets. Elles se moquent des sortes réflexions des Philosophes, & disent que c'est pour se venger du mépris que le Beau Sexe a pour eux, qu'ils philosophent aujourd'hui si ridiculement sur les causes & sur leurs effets. Il faut être Philosophe, disent-elles, pour s'imaginer que la Prosperité d'un Etat vient de ce que les Intrigues des Femmes n'y ont aucune part. Elles sentent bien toute la malice de ces Observations Philosophiques. C'est leur reprocher indirectement de n'avoir pas assez de beauté, ou de n'être pas habiles pour se rendre belles. Mais j'en fais mieux la véritable raison, que tous ces gens-là. C'est que les vrais Sages, & les véritables Maî-

tres , n'en ont pas besoin.

Il n'y a point de Peuples si ennemis l'un de l'autre , que les Femmes & les Philosophes. Une Femme ne sauroit trouver rien de plus injurieux que le nom de Philosophe , pour marquer le mépris qu'elle a pour ceux qui ont fait l'Observation dont je te parle. Les autres disent seulement , ce sont des Femmes qui parlent , c'est tout dire. Je t'avouerai que je ne trouve rien de plus glorieux que ces deux titres , & je ne puis comprendre comment il se peut faire qu'on employe des termes respectables pour s'injurier. La langue du País est pourtant assez riche , pour en fournir de plus significatifs.

Je sai que les Dames ne les ignorent pas. Il y a quelque tems que je fis un petit voyage avec *Lucius*. Nous arrêtàmes nos places dans le Coche , & partîmes avec une Dame & une Nourrisse. C'est là que j'appris la différence des visages postiches , & des
visa-

visages naturels. La Villageoise n'avoit rien de désagréable, mais aussi elle n'avoit rien de parfaitement beau, parce qu'elle n'avoit rien d'artificiel. La Dame avoit un de ces visages faits au pinceau, qui ne le cèdent en rien à la beauté même. Son génie sembloit le disputer à la beauté de son visage. J'étois tout étonné, de voir tant de perfections rassemblées dans une seule personne. Mais je ne fis pas long-tems à m'appercevoir, que tout est postiche dans ce País. Les Beautés de l'Esprit le sont comme celles du Corps. Lorsque nous fumes arrivés à l'Auberge, nous passâmes une partie de la nuit sans penser que nous devions partir de grand matin. A peine étois-je endormi, qu'on vint me réveiller. On eut bien de la peine à faire lever la belle Dame, parce que les Belles de ce País sont accoutumées à se coucher tard, & qu'elles ne le sont point-du-tout à se lever matin. On lui dit que le Coche ne pou-
voit

voit plus attendre. Elle eut beau faire & beau dire, il fallut partir avant de se mettre à sa toilette, il n'en fallut pas davantage pour lui renverser la cervelle.

Cette bouche, qui le jour avant ne s'ouvroit que pour dire des Saillies d'esprit, ne s'ouvrit alors que pour dire des injures & des grossieretés de Harangeres. Elle insulta la Servante, l'Hôtelle & le Cocher, & entra dans le Coche sans nous saluer, quoique nous lui eussions fait cette politesse de cérémonie, qui est fort différente de nos usages. Nous avions déjà fait une lieue dans cette espece de maison mouvante, sans nous dire un seul mot. Je ne pouvois pénétrer la cause d'un changement si extraordinaire, j'allois me risquer à le demander lorsque le jour me l'apprit. Ce fut alors, Cher KAROKAJO, que ma surprise fut grande. La belle Dame ressembloit à un Spectre qui sort du tombeau. Un mot lâché imprudem-

ment,

ment fit encore une métamorphose plus extraordinaire. On a resté la belle Dame que nous avions hier, dit la Villageoise, nous ne la voyons plus ? Ce fut alors que nous vîmes cette Beauté transformée en Furie d'Enfer. Elle vomit contre la Villageoise les injures les plus grossières & les plus indécentes. La querelle alla si loin, que nous eûmes bien de la peine à les empêcher de se détignonner. La rage & le desespoir faillirent à suffoquer cette Femme désolée. Elle s'évanouit, & nous eûmes bien de la peine à la faire revenir. Elle fut obligée de rester à la première Auberge. Nous continuâmes notre route, sans nous occuper d'autre chose que des métamorphoses extraordinaires qu'on voit ici dans les visages des Femmes. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & n'imite jamais les Gens de ce País, qui offrent à un beau Masque l'encens qui n'est dû qu'à la Beauté.

F I N.

LET

LETTRES
 D'UN
 SAUVAGE DEPAYSÉ
 A
 SON CORRESPONDANT
 EN
 AMERIQUE.

LETTRE X.

ZAKARA A KAROKAJO.

JE suis enfin parvenu à savoir la différence qu'il y a entre les Grands & les Petits. C'est une connoissance où l'on ne parvient pas si facilement. Tu ne pourrois distinguer ces Géans d'entre les Pigmées, s'ils n'étoient plus dans le lieu qui les élève. Tu ne
 faux

saurois même en avoir une idée juste, qu'en renonçant à ces idées de Grandeur, que la Raïson de l'Amérique te donne. Ce n'est ni dans la taille du Corps, ni dans celle de l'Âme, que consiste la Grandeur de ce País; car il arrive fort souvent que les Grands ont les plus petits corps, & les Ames sont ici toutes égales. Si l'ont dit quelquefois, un tel a fait cela par grandeur d'ame, il faut entendre qu'un tel a fait cela par une grandeur d'ame qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur; car la plus grande de toutes les Ames de ce País n'a aucune de ces grandeurs, & ne passe pas celle d'un point indivisible.

Ne t' imagine pas non plus que la Grandeur des Grands consiste communément dans le Mérite ou dans la Vertu. Il y en a grand nombre qui n'ont ni l'un, ni l'autre: mais ceux qui ont ces qualités, sont des Hommes réellement plus grands que tous les Grands de l'Amérique, quand

L mé-

même ils seroient montés les uns sur les autres , comme ceux qui enlevèrent les Sabines. Il faut séparer de ce calcul quelques Grands , que leur sagesse a élevés , & qui du lieu sublime où ils sont , reglent & conduisent le reste de la troupe des Grands & des Petits. La Nature ne produit que rarement des gens de cet ordre. Ne t'avise pas d'y trouver à redire , car il n'y a rien de plus sagement conduit. Un seul Grand de cette espece suffit dans un Royaume , & s'il y en avoit deux ou trois , il y en auroit pour le moins un de trop. Il ne s'agit pas à present de te prouver cette vérité , que l'expérience a démontrée si souvent. Rome fut malheureuse sous le TRIUMVIRAT , & au comble de sa gloire & de son bonheur sous AUGUSTE.

La Grandeur des Grands dont je parle , a toute l'encolure de la Petiteesse , que nous reconnoissons dans les Hommes de l'Amérique. Tu es grand

grand toi ! parce que tu as une taille avantageuse , & que tu fais te servir de la force & de la vigueur de tes membres. Ici tu serois petit ; si tu r'avisois d'user de tes bras pour t'habiller , de tes pieds pour marcher , on ne te prendroit alors , tout au plus , que pour un petit Bourgeois. Pour être Homme d'importance , il ne faut point avoir de membres pour les employer aux usages auxquels la Nature les a destinés. Il faut avoir une Ame qui ne sache ce que c'est que l'application d'esprit à des choses utiles ; mais qui reste plongée toute sa vie dans une molle indolence ; & qui ignore même l'usage de ses facultés. Il faut trouver des bras étrangers , qui fassent ce que tu devrois faire toi-même. Il faut payer des jambes , qui puissent te porter ou te traîner aussi vite que tu voudras. Il faut avoir une Ame qui ne fasse rien , mais qui soit assez heureuse pour en trouver d'autres qui lui prêtent leur esprit.

Il faut qu'elle ignore les Sciences, pourvû qu'elle en trouve d'autres qui puissent les apprendre pour elle. Il n'y auroit pas grand mal quand on seroit réellement sot, cela n'est rien, pourvu qu'on trouve des Esprits à gages qui vendent leurs lumieres. Enfin pour être Homme d'importance, au-delà même de ce qu'il faut, ce sera assez de savoir lire passablement, & de savoir assez écrire pour signer son nom d'une maniere que les plus habiles ayent de la peine à le déchiffrer. Voilà le portrait de la Grandeur des trois quarts & demi des Grands de ce País.

La Raison Civilisée n'en reconnoît pas d'autre pour l'ordinaire, & si ta Raison Sauvage n'est pas encore en état de juger de l'excellence des Grands de ce País, j'y joindrai encore quelques traits, pour te faire sentir au-moins une partie de leur importance. Les Grands de ce País savent bien boire & bien manger. Ils
em-

emploient pour cela une multitude de Docteurs, qu'on appelle Cuisiniers, Docteurs en soupe salée : mais ils savent bien plus que cela ; car ils savent apprêter pour une seule personne, une diversité prodigieuse de mets, qui pourroient suffire à nourrir une Compagnie de Grenadiers, bons baf-freurs pour l'ordinaire. Tu vois que c'est assez bien s'y prendre, pour empêcher leur Maître de mourir de faim, aussi sont-ils bien payés pour cela. On leur donne de bons gages, & non cinq ou six sous par jour, comme à un Grenadier, qui ne fait qu'exposer sa vie pour le salut de son Roi & de sa Patrie.

Né va pas t'imaginer qu'on néglige l'éducation des Grands. On leur apprend de belles choses, sans compter celles qu'ils apprennent d'eux mêmes. On leur enseigne à se servir de leurs bras & de leurs jambes, pour des usages que la Nature, après des milliers de siècles, n'auroit pas eus

l'esprit d'imaginer. Elle avoit appris aux Hommes l'Art de marcher, de courir, de sauter : mais y a-t'il là quelque chose qui distingue l'excellence des Grands d'avec la bassesse des Petits ? On a bien redressé la Nature. On lui a appris que les Grands ne devoient pas marcher, mais danser ; & je trouve cela fort raisonnable : car il y a bien de la différence, entre marcher uniment comme un simple Bourgeois, ou se mouvoir par méthode, & ne savoir faire que le Pas du Menuet ou du Rigaudon. Je préfere cette maniere à l'autre. J'ai pris un Maître qui m'enseigne à me défaire des allures de la Nature. C'est dommage que tu ne saches pas cela toi, car c'est fort divertissant, & il faut le savoir absolument pour être de mise. Les Docteurs de cette Science sont tous de pauvres Quistres, mais ils portent l'épée, parce que cette Profession est une branche de la Science noble : car il y en a ici de deux sortes.

Tout

Tout ce que j'y trouve de mal, c'est que le Bourgeois & l'Artisan un peu aisé s'avise aussi de trancher du Grand-Seigneur à cet égard. Si j'avois du crédit ici, je m'opposerois bien à cet abus, qui ne tend qu'à confondre l'excellence des Grands avec la bassesse des Petits.

Mais ce n'est pas là le plus beau caractère des Grands. Ils sont polis entr'eux, & même à l'égard du Bourgeois, lorsqu'ils veulent lui emprunter de l'argent. Entr'eux ils se font mille complimens sur leurs belles qualités. Mr. danse bien pard... Mr. vous bûtes hier comme un d... Vous fites bien les honneurs de la table, tous vos Convies étoient si ivres qu'ils ne pouvoient deserrer les dents, & vous n'aviez qu'une petite pointe de vin : je donnerois mille écus mord... mille écus ! de pouvoir boire comme vous. Mais avec leurs inférieurs, ils savent se faire valoir d'une autre manière. Un Homme de bon-sens de-

mande-

mande-t'il à leur parler, c'est beaucoup s'il y parvient, quoique la chose soit facile pour ceux qui savent les allures. Il n'y a qu'à graisser la patte à des laquais, ce sont là les habiles gens qui vous font valoir; car vous n'avez auprès de leur Maître, que le crédit & le mérite qu'ils voudront bien vous prêter. L'Homme de bon sens est admis, on lui dit fierement, *Dites vite ce que vous avez à dire, car je suis pressé.* Le Grand vous écoute, ou fait semblant de vous écouter, & pour ne pas dire oui ou non mal-à-propos, il vous quite, & dit, *nous verrons.* Il va chercher son esprit dans un autre Appartement, & il le trouve justement dans son Bureau. Cet esprit s'appelle Mr. le Secrétaire, qui de tous les esprits est le plus pénétrant, & qui fait mieux que son Maître ce qu'il venoit lui dire. Il se charge de tout, le Grand y consent, & le tout s'exécute avec prudence. Que Mr. tel est un Grand-Homme, dit-on, dans

le Public ! Qu'il y a de différence entre lui & Mr. un tel ! Veux-tu savoir la différence qu'il y a ? Le premier a un Secrétaire qui a de l'esprit, & l'autre a un Secrétaire qui n'est qu'un sot. Voilà tout le mystère, il n'y a rien que cela.

Qu'il y a de douceur à être Grand ! on peut être sage & savant à bon marché. Il n'y a qu'à ne pas regarder à une douzaine de pistoles de plus ou de moins, lorsqu'il s'agit d'acheter l'esprit d'un Secrétaire, & rien n'est à si bas prix aujourd'hui. Il y a une multitude de ces fortes d'Esprits, qui meurent de faim. Il en est de ces Gens-là comme des Chevaux, ce ne sont pas toujours les meilleurs qui mangent l'avoine. Je conseillerois aux Grands de ne pas prendre ceci comme une comparaison, & de considérer que la différence n'est pas si grande d'un Secrétaire à un Cheval. Hé bien ! Qu'y a-t'il là d'extraordinaire ? Un Cheval porte le corps de son Maître.

Maître, & quelquefois lui fait faire la culbute. Le Secrétaire porte l'esprit de son Maître, & quelquefois lui en fait faire autant. Si tu étois ici, toi qui es un hardi Sauvage d'Amérique, tu dirois. Allons Mrs. les Grands Seigneurs, voici un avis d'importance qui vaut de l'or. Je sai que vous ne regardez pas à dix ou vingt pistoles pour avoir un beau & bon Cheval, faites-en autant à l'égard de vos Secrétaires, & jamais on ne dira que votre esprit a fait la culbute.

Si je ne suis pas si hardi que toi, Cher KAROKAJO, ne vas pas croire que je ne suis pas encore un peu Américain. Quoique je donne à pur & à plein dans les Manieres Européennes, j'ai pris comme eux une chevelure postiche, qui a peut-être cru sur la tête d'un Pendu; car ce sont des cheveux ramassés des quatre coins de l'Univers, qu'un Perruquier a ajustés sur une Matotte: mais cela fait bien, & cent fois mieux que la che-

chevelure mal peignée d'un Sauvage. Je passe à présent pour joli homme ; parce que j'ai comme les autres des agrémens postiches , & que je me suis défait des difformités que la Nature avoit attaché à mon visage. J'ai un Barbier qui fait m'ôter adroitement la barbe que j'ai au menton , dont je faisois tant de cas dans mon País. Je croyois sottement que cela donnoit à l'Homme un air mâle , mais présentement je ne suis pas si sot de m'en rapporter à la Nature. Je veux ressembler à une Femme moi , & non pas à un Bouc , ou à une Chèvre , qui ont une longue barbe. L'Art perfectionne la Nature , cela est vrai. Quel dommage qu'elle n'ait pas consulté le goût présent de l'Europe , avant de se mettre en besogne ! nous serions tous plus jolis & plus agréables , que nous ne le sommes naturellement. Il y a ici une troupe de gens qui sont très-ignorans , & qui font gloire de l'être. Ils se nomment eux-mêmes

130 LETTRES D'UN SAUVAGE
mêmes *Capucins indignes*. Ces gens-
là font peur aux femmes & aux pe-
tits Enfans , parce qu'ils portent de
longues barbes , & vont pieds nuds ,
sans être poudrés & frisés , & sen-
tent plus le Bouc que l'Ambre-Gris.
Ces Misérables sont méprisés. Ils re-
noncent à l'Amour ; & ils font bien ,
car qui en voudroit ? à moins que
ce ne fût de vieilles Bigottes , qui
n'ont jamais eu de Galands. Mais
qu'ils s'avisent d'en conter à une Fille
de l'Opera , on leur préférera un . . . je
ne veux point le dire , il faut ménager
ces Messieurs.

F I N.



LET.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE'⁷
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XI.

ZAKARA à KAROKAJO.

MA joye est grande , Cher K A-
ROKAJO , je crois que je de-
viendrai savant. Il n'y a point de Pais
où la Science soit si généralement ré-
pandue que dans celui-ci. On peut
choisir le genre de Science qu'on
veut , si on n'est pas sous tutelle. Les

M. Maî-

Maîtres passés dans tous les Arts, ne demandent qu'à trouver des Sujets qui soient curieux de les apprendre. Ils sont assez d'accord entr'eux sur la maniere de s'y prendre pour faire des Erudits. Ils demandent en premier lieu d'être bien payés, cet article seul procure bien des agrémens à un Disciple : celui qui paye le mieux est le plus considéré, c'est à quoi on doit pourvoir sur toute chose. Un Maître qui enseigne un pauvre Eco-lier *gratis* s'y porte avec autant d'ardeur qu'un Chirurgien qui feroit la barbe à un Gueux par *charité*.

On demande ensuite de la docilité. Un Maître veut qu'on l'écoute sans le contredire ; & si on ne voit pas toujours qu'il a raison, il veut qu'on le suppose, & qu'on ne raisonne point. Il faut mettre la main à l'œuvre, ne point craindre la peine & le travail, & fréquenter les Experts. Voilà les éclaircissemens que m'a donné un Docteur, il m'a dit que
 tous

tous les autres ne m'en donneront pas davantage. Je passerois volontiers tous ces articles ; mais pour celui-ci, *qu'on ne raisonne point*, je ne le trouve pas si clair que les autres ; mais peut-être le prend-on dans un bon sens.

Si cela est, & qu'il n'en faille pas davantage, je retournerai dans mon País aussi chargé de Science, qu'un Hérisson s'en retourne chargé de Pommes quand il passe sous un Pommier abondant, qui laisse tomber une partie des fruits dont l'Automne l'avoit imprudemment surchargé, lorsqu'elle ne cherchoit qu'à l'orner & à l'enrichir. Ce País-ci est l'Automne de l'Erudition & de la Science. Ne va pas croire qu'il n'y ait qu'à se baisser & en prendre, tu te tromperois grossièrement. On voit ici des ignorans comme en Amérique. Tout ce qu'on en dit, c'est que ce sont des Tentales, qui sont au milieu du Fleuve sans pouvoir boire ; ou qu'ils s'y sont pris comme ce sot Oiseau de la

Fable, qui mourut de faim pour avoir négligé de manger les petits Poissons qu'il pouvoit prendre, sans s'amuser à courir après les gros qu'il ne pouvoit atteindre.

L'Ambition nous fait souvent donner dans des travers ridicules, on veut forcer ses talens. Tel que la Nature avoit fait naître pour une Profession vile, en prend une plus relevée. Voilà le grand abus qui a répandu tant d'Ignorans dans tous les Arts. Les Anciens Egyptiens, & les Chinois ont voulu éviter cet écueil, & ils sont tombés dans un autre. Ces Peuples vouloient que le Fils du Cordonnier fût Cordonnier comme son Pere, & que le Fils de l'Avocat brillât au Barreau. Mais la Nature qui avoit fait *Cicéron* pour être le modèle de tous les Orateurs, fit un *Tusculon*, qui n'a pas ressemblé à son Pere.

Je sai que la Nature veut que le Fils d'un Ane soit Ane, & qu'elle ne manque guères à donner des cornes

au Fils d'un Taureau. Mais cette Loi ne regarde que les Animaux Brutes. Elle laisse à l'éducation le soin de faire être les Hommes quelque chose de plus, que ce qu'elle les avoit faits. L'évidence de ce principe attire ici des Etrangers des quatre coins de l'Univers, la Science n'y manque pas, il y en a de toute sorte de façons, & le plus difficile seroit d'en compter toutes les especes subalternes.

Je me suis apperçu que la Science la plus utile à la Société, & celle qui passe pour la plus vile, c'est une Science qu'on a au bout des doigts, & la seule presque dont on puisse voir les productions: c'est la Science du bas étage, ou de ceux qui ne sont pas nobles. L'autre Science est noble, elle opere presque toujours des merveilles qu'on ne voit pas; & sans l'autre, c'est-à-dire sans la Science mécanique, la premiere feroit des conquêtes aussi brillantes que des *Alexandre*, ou des *Hercules*, qui

136 LETTRE D'UN SAUVAGE
n'auroient ni Soldats ni massues.

C'est cette Science noble, qui est ici estimée : mais comme tout y est extraordinaire, & que rien presque ne s'y passe comme en Amérique, si un Savant du bas étage est porté dans les Pais étrangers par la fureur des vents & des tempêtes, il ne se trouve pas fort en peine : il met la main à l'œuvre, & c'est assez pour le tirer d'affaire. Il n'en est pas de même d'un Maître en Science noble. Si le vent de la Fortune le prend sur les côtes de sa Patrie & le transporte ailleurs, de quels troubles son ame richement parée ne se trouve-t'elle pas assaillie dans le fort de la tempête ! elle ne peut se consoler. Quel dommage en effet, si les flots venoient à engloutir des ornemens qui leur seroient si inutiles ! Ah ! si j'arrivois, dit cette Ame, si je mettois seulement pied à terre, je ferois des prodiges. Des plaintes si touchantes seroient capables de calmer la fureur

des

des flots de la Mer, ils se calment en effet, l'Ame riche arrive. Tu crois qu'elle va faire des prodiges & des merveilles, & tu ne te trompes pas. L'Ame riche, l'Ame spirituelle arrive, & elle meurt de faim.

Il faut bien du temps pour acquérir une seule branche de ces sortes de Sciences, c'est là ce que j'y trouve de plus fâcheux. Dans la Science même du bas étage, après six ou sept ans d'Apprentissage, on parvient enfin à être *Compagnon*, c'est-à-dire capable de travailler dans la Boutique d'un Maître, & de gagner la nourriture qu'il faut pour entretenir la vie de ce Corps mécanique, qui a souvent plus d'esprit que l'Ame des autres, s'il est vrai qu'on doive juger de l'excellence des Causes par les Effets. Contens de pouvoir gagner pour faire bouillir son petit pot, un Compagnon chante comme une Calandre depuis le matin jusqu'au soir : son ame se réjouit, tandis que son corps

corps se fatigue : il méprise alors les Apprentifs , & leur rend parfois quelques tapes que son Maître lui avoit prêtées. Morveux d'Apprentif ! qui es-tu pour raisonner ? fais-tu que je suis libre moi ? il l'est réellement , il peut quitter son Maître , & il arrive souvent que son Maître le prévient , & lui fait l'honneur de le mettre à la porte.

C'est alors que le Compagnon réfléchit sur le néant de ses grands privilèges ; & s'il ne trouve point de Boutique pour y servir de Compagnon , il faut s'attacher à une autre branche de Science , & aller vite se faire rendre chez un second Maître les tapes qui l'avoient fait chasser de chez le premier. Voilà communément le sort des Savans mécaniques , ils ne sont jamais malheureux que par leur faute ; & je crois qu'on ne feroit pas mal d'imiter les Anglois , qui font apprendre à leurs Enfans un peu de Science basse , au cas que la haute vînt à leur manquer. Les

Les Savans en Science noble, qu'on appelle Arts Libéraux, sont en aussi grand nombre que les autres, & voici l'ordre qu'ils tiennent. Les Ecclésiastiques marchent les premiers. Les Militaires & les Jurisconsultes ont ensuite le pas, selon le caprice de la Fortune. Les Médecins du corps viennent immédiatement après, & à leur suite viennent les Philosophes, qui enragés d'avoir le pas au-dessous de ces gens-là, disent que la Raison les a mis à la suite des autres, à peu près comme elle a mis le Meunier derrière son Ane, pour le redresser s'il s'écarte. Les autres illustres Corps ne se piquent pas de ces traits mordans, parce qu'ils ont tous le titre de Philosophes, & qu'il n'y a qu'un petit nombre de gens faufileés parmi eux, qui n'y ont jamais été placés par la Raison : mais par le caprice bizarre de la Fortune, ce sont ces derniers qui font les sottises qu'on impute souvent à tout le Corps où ils se trouvent.

vent malheureusement immatriculés.

Tu ne dois pas être surpris de voir marcher les Ecclésiastiques à la tête de ces Corps illustres, il n'y a là rien que de naturel. Des gens qui commandent à leur Dieu, qui-ont la complaisance de le porter ici, & où il en est besoin. Des gens enfin qui le préservent si prudemment de tous les malheurs qui pourroient lui arriver; car qui fait si les Voleurs, avides des Vases d'Or & d'Argent où ils le renferment, ne l'emporteroient point je ne sai où? & ce malheur est arrivé. Il n'y a pas fort long-tems qu'un nommé *Justus*, Musicien de profession, & qui étoit employé pour regler la Musique d'un Temple du Dieu du País, & qui aprenoit, dit-on, aux Entans de Chœur bien autre chose que la Musique, fut cassé aux gages pour cela. Il fut chez un Curé de Saintonge qui l'accueillit fort charitablement. Cet ingrat porta la scélératesse à un point d'énormité qui passe l'es-

l'esprit humain : il entra de nuit dans l'Eglise du Curé, força la porte du Tabernacle où résidoit le Dieu de la Paroisse, & emporta les Vases Sacrés, & le Dieu qui y étoit. Le Voleur fut pris ayant encore le Dieu dans sa poche de veste : on le traduisit dans les prisons du Parlement de Bourdeaux, d'où il ne sortit que pour être brûlé vif. Il le méritoit, il n'y a personne qui puisse le nier. Mais le Dieu n'avoit-il pas un peu tort.

Quoi ! il pourra régir la Terre & les Cieux ! il pourra commander aux Foudres & aux Tempêtes ! il pourra, s'il veut, confondre les Elémens, & il n'osera résister à la main d'un Voleur qui vient l'insulter d'une façon si impie ? Quoi ! ce sera ce Dieu Fort qui faisoit dire autrefois à ses Prophètes. " Allez ! opposez-vous à ces
" Dieux qui ne sont point Dieux,
" qui ont des yeux & qui ne voient
" point, qui ont des oreilles & qui
" n'entendent point, qui ont des
bras

“ bras & qui ne peuvent les lever
 “ pour se défendre ! Allez ! & dites
 “ à leurs Adorateurs , ces Dieux-là
 “ ne sont point des Dieux , & s'ils le
 “ sont qu'ils parlent , qu'ils se vengent
 “ qu'ils se défendent !

Si c'est là ce Dieu fort d'autrefois ,
 qu'en devons-nous penser ? Est-il de-
 venu imbécile ? N'avoit-il pas assez
 de force & de puissance autrefois ,
 pour faire dire à ses Dévots des cho-
 ses qui en établissant alors la force de
 ses Droits , ne devoient servir dans
 la suite qu'à les détruire. Si cela étoit
 arrivé dans nos Forêts de l'Améri-
 que , il se seroit trouvé des *Ajax* qui
 lui auroient déjà dit. “ Lâche Dieu ,
 “ défen-toi , si tu es un Dieu plus
 “ fort que les autres ! Sache qu'un
 “ Dieu qui se laisse mettre dans la
 “ poche d'un Voleur est aussi mé-
 “ prisable que celui qui se laissoit met-
 “ tre sous les jupes de la Femme de
 “ Jacob !

Non ! ce n'est point là ce Dieu
 Fort

Fort d'autrefois, je ne faurois le croire ! Le Dévot qui m'enseigne, me trompe ! C'est un Dieu tout autre, & qui ne mérite pas ce nom ! Mais laissons ce Dieu agir à sa fantaisie. Contentons-nous d'adorer celui qui du haut des Cieux regarde avec indifférence les actions des Hommes, & qui saura s'en faire rendre compte quand il voudra. Il est si élevé au-dessus des Hommes, qu'ils ne peuvent lui faire aucun mal. Leurs paroles & leurs regards ne peuvent monter jusqu'à lui. Qui sait quelles sont ses intentions ! Je tremble quand je parle de lui ! Il est toujours au-dessus du bien que j'en pourrois dire, & le portrait le plus brillant que j'en pourrois faire, ne serviroit qu'à le deshonnorer ! Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & sois assuré que s'il y a quelque chose qui puisse lui déplaire, c'est l'Injustice.

F I N.

N LET

LETTRES
 D'UN
 SAUVAGE DE PAYSÉ
 A
 SON CORRESPONDANT
 EN
 AMERIQUE.

LETTRE XII.

ZAKARA A KAROKAJO.

JE ne pus te donner dans ma dernière *Lettre*, des éclaircissemens suffisans pour te faire connoître les différens Corps des Hautes Sciences. Tu fais à-présent que c'est à juste titre que les Ecclésiastiques ont le premier rang. Il est bien difficile de décider

decider qui mérite la préférence entre les deux autres illustres Corps qui les suivent. Les Militaires ne peuvent souffrir rien qui leur résiste, ils sont terribles comme un J U P I T E R armé de la foudre. Les Jurisconsultes sont les Ministres de la Justice, à qui tout doit être assujetti ici-bas. Sans décider la question, je te donnerai seulement une idée de l'un & de l'autre de ces deux Corps.

Le Corps des Militaires est l'Ecole des Héros, rien n'est plus formidable. Il va comme un vent impétueux, qui brise en sa fureur le Chêne qui lui résiste, tandis qu'il ne fait pas grand mal au Roseau qui plie devant lui. S'il rencontre en son chemin quelque Ville, ou quelque Forteresse qui l'arrête, parce qu'elles ont été assez fortes pour résister aux foudres & aux tempêtes qui s'élevent dans l'air par la force de la Nature; ce Corps formidable apportant avec lui toutes les foudres de l'Enfer, réduit leurs forts

ramparts en poudre, & fait pleuvoir le fer & le feu par des éclats de tonnerre, dont à peine celui que tu as entendu en Amérique pourroit être une image. Il fait parfois voler en l'air des Tours & des Bastions. Rien de plus terrible, que les horreurs qui les suivent.

Les Militaires ont un Dieu Subalterne, qu'on appelle MARS. Ce Dieu ne leur apprend pas à faire des merveilles de Prêtres & de Moines, que les yeux les plus perçans ne feroient voir. Il ne faut pas être illuminé de la Foi pour voir celles que font les Heros, on ne les voit que trop sans cela. J'ai trouvé bien étrange que personne n'ait osé jusqu'ici ériger des Autels à ce Dieu Subalterne, peut-être n'en mérite-t'il pas non plus. Car ce Dieu furieux a souvent osé s'en prendre au Dieu même du Pais. Il a souvent assassiné ses Prêtres, réduit ses Autels en poudre, foudroyé ses Temples; tandis que ses

Prê-

Prêtres & ses Dévots s'y étoient réfugiés comme dans un Asile assuré.

Le Dieu du País, étourdi par le tintamarre affreux de la petite Divinité Subalterne des Militaires, a oublié tous ses Tours, & a laissé détruire ses Autels & ses Dévots, comme s'il ne s'en fût point soucié du tout, ou qu'il y eût pris autant de plaisir qu'en prenoit autrefois JUNON dans l'Embrasement de Troye. Mais il est bien plus heureux que cette Déesse, car on ne le blâme point. On dit seulement *c'est un malheur*, mais avec tout ce malheur, ce Dieu perd son crédit. Les Mahométans, les Protestans, les Juifs, & bien d'autres, n'en font pas plus de cas, que ceux qui laisserent mettre leurs statues en cendres du tems du vieux ANCHISE. Ils disent qu'il est encore plus honteux à ce Dieu de laisser réduire en cendres des Autels, où il réside en Corps, en Ame, & en Divinité, que d'oublier à prendre des précautions

miraculeuses pour sauver des Images. Ce raisonnement est fort ; mais les Adorateurs de ce Dieu s'en moquent , parce qu'il n'est pas conforme à la manière de raisonner qu'il a inventée. Car il n'aime pas une évidence où brille la Vérité. Il ne demande pas qu'on voie avec les yeux que nous a donné la Nature ; mais avec les yeux de la Foi , qu'il fait lui-même , & qui voient toujours le contraire de ce que voient les yeux du Corps.

Chaque Nation a un Corps de Militaires , pour s'opposer à celui de l'Ennemi , parce qu'il n'y a que la foudre qui puisse résister à la foudre. Je suis arrivé un peu trop tard pour voir marcher ce Corps formidable. La Paix est faite entre les deux plus puissans Monarques de l'Europe , & leur bonne intelligence a rétabli l'harmonie entre les Puissances de l'Occident. Voici ce que je sai des Causes de cette Guerre , & de ses effets.

La Fortune , qui se plaît à faire des chan-

changemens funestes, fit descendre du Trône un Roi si digne de regner, que son mérite seul le plaça de nouveau sur un Trône qui a pour titre, *le Trône du Roi des Rois*, parce que les Princes de cet Etat sont Souverains, & ont le Droit incontestable de s'élire un Roi qui est Chef de de tous ces Princes. La Gloire de la France exigeoit que ce grand Roi se maintînt sur le Trône; mais ce Prince étoit destiné à des Malheurs qui devoient servir à faire éclater ses vertus : c'est dans l'adversité qu'on connoît les Grands Hommes.

La Discorde avoit rompu la bonne intelligence des Princes de Pologne, & les avoit divisés en deux Partis, dont chacun s'étoit choisi un Roi.

Ils étoient tous les deux dignes de l'être. Hé bien il falloit les laisser regner tous deux, dirois-tu, toi qui es un Sauvage qui ne t'entens point dans ces affaires. Mais apren qu'il ne peut y avoir deux Rois sur un Trône, pas
me-

même quand ils seroient Freres comme CARACALLA & GETA. Ce n'est point parmi les Freres qu'on voit regner la plus parfaite intelligence; mais la plus forte raison, c'est qu'on ne peut servir deux Maîtres.

Il n'y avoit point de milieu, il falloit que l'un ou l'autre cédât, & la Gloire ne permet point à un Roi d'abandonner sa Couronne à son Ennemi. On vit alors de puissantes Armées se foudroyer les unes les autres en divers endroits de la Terre. On vit un Peuple, resserré dans ses murs, sacrifier ses biens & sa vie pour soutenir un Roi, à qui il venoit de jurer fidélité. C'est ordinairement la fidélité des Sujets, qui fait la force du Souverain : mais le contraire seroit peut-être arrivé, si ce grand Prince n'eût pas mieux aimé s'exposer seul au péril, que d'y voir son Peuple plus long-tems exposé. La Fortune, qui l'avoit toujours persécuté, se laissa vaincre par ce trait de magnanimité

extraordinaire, & lui fit trouver son salut au milieu des périls. Ce Roi arriva en pais de sûreté, ses Amis & ses Ennemis s'en réjouirent.

La Guerre continuoit toujours avec fureur, & dureroit peut-être encore, si ce Prince n'eût pas sacrifié sa Couronne pour le bonheur de ses Peuples. Chose rare s'il en fut jamais! Abandonner une Couronne par de tels motifs, cela est plus grand que d'en posséder cinquante. Ces tems-ci sont faits pour les grands Evenemens. Le Roi de France étendoit ses conquêtes, quoiqu'il eût en tête le plus redoutable des Princes de l'Europe, tant par ses propres forces que par celles de ses Alliés, & qu'ils eussent à la tête de leurs Armées un ALEXANDRE, ou quelque chose de plus qu'ALEXANDRE; car le Prince EUGENE en avoit les vertus, sans en avoir les défauts. Ce Prince, dont le nom seul faisoit trembler le Grand Turc, étoit environné de Généraux & de Soldats
 aguer-

aguerris. Mais les François ne tremblant pas si facilement, ils attaquèrent Philisbourg, & prirent cette forte Place en combattant tout-à-lafois contre les foudres qui partoient de la Ville, contre les élémens, & contre le corps formidable de leur Ennemi. Ce trait donne tant de lustre à leur gloire, que ce seroit vouloir la ternir, que de s'amuser à en raconter d'autres. Je n'y trouve rien à redire, si ce n'est que c'est dommage qu'une si belle gloire fasse tant de malheureux: ais c'est là l'ordinaire, pour un *Te Deum* mille *De profundis*.

On doit pourtant avouer qu'il n'y a peut-être jamais eu de Guerre, dont les suites ayent été si heureuses, qu'elles l'ont été dans celle-ci On a trouvé un moyen de satisfaire toutes les Puissances intéressées, & de leur donner ce qu'elles vouloient, & même au-delà. L'un des Rois de Pologne est resté sur le Trône qui est Electif; & le Roi qui a cédé si glorieusement sa

Couronne, conserve le titre de Roi, & a été mis en possession d'un Etat qui a un avantage bien considérable, c'est qu'il est Héritaire. Ce n'est pas un petit agrément pour un Prince, de voir passer ses Etats à ses Enfants par Droit de Succession. Cet avantage ne se trouve pas dans un Royaume Electif. Le reste des autres Puissances y trouve également son compte. Ce Traité de Paix a quelque chose de singulier : c'est que tous les Intéressés y gagnent, & que ceux qui semblent y gagner le moins, sont ceux qui y gagnent le plus. Voilà ce qu'a produit la dernière Guerre.

Peut-être t'imagines tu, que le savoir des Militaires égale ou surpasse les merveilles qu'ils font, point-du-tout. Rien de plus simple que leur Art. On peut être bon Soldat sans savoir lire. Les Officiers Subalternes & Soldats doivent être courageux, mépriser la mort, & savoir obéir. Les Officiers du premier ordre doivent avoir

une

154 LETTRES D'UN SAUVAGE
une pénétration, & une présence d'esprit, dont on ne peut fixer les bornes. Il faut des siècles pour faire de bons Généraux. Toute leur science est de savoir bien commander, le reste doit savoir obéir. Le premier de ces Articles renferme bien des choses. Pour être bon Général, il ne suffit pas d'avoir appris dans un Collège, des choses qu'il faut ensuite oublier. Pour avoir du jugement, il faut bien autre chose. Si un des Descendans des SCIPIONS de nos jours quittoit le Porte-feuille pour prendre le Commandement des Armées, on ne lui donneroit pas le nom d'*Africain* au retour de la Campagne.

Le Corps glorieux des Militaires est fort décrié dans l'esprit des Dévots; peut-être n'est-ce qu'à charge de revanche, quoiqu'on en donne d'autres raisons. Si je trouvois quelque chose à censurer dans les Pratiques des Guerriers, ce seroit sur-tout leurs Plaisirs d'Été; car ces Messieurs en-

ont de deux fortes. Dans le tems de la Belle Saison les Militaires entrent en Campagne, pour prendre alors des Plaisirs qui ont quelque chose de ridicule. Dans ce tems-là ils trouvent des agrémens à se faire casser bras & jambes, ou à les casser aux autres. Quand cela est fait, ils retournent chez eux pour prendre leurs Plaisirs d'Hiver. Comme ils ne sont point mariés pour la plupart, ils s'occupent pendant ce tems-là avec les Filles & les Femmes d'autrui, à faire plus de bras & de jambes qu'ils n'en ont cassé durant l'Été, ainsi rien ne se perd. Ils ont même la générosité de dédommager leurs Ennemis de leurs pertes. On les a vu plus d'une fois essuyer les larmes d'une Mere éplorée, qui leur reprochoit la perte d'un Fils, & lui en faire deux à la fois, pour l'indemniser de la perte du premier.

Souvent ils dédommagent ainsi une Fille de la perte de son Galand. Ils sont fort sujets à rendre de tels ser-

O vices

vices, & on les reçoit de bon cœur; parce qu'il y a ici une regle pour la générosité, qui dit, *Que l'art de prévenir, & de rendre un service avant qu'on ait osé le demander, en redouble le prix.* Savoir si cette regle ne souffre point d'exceptions. Mais celle-ci n'en souffre point: c'est que *le Corps des Officiers est le mieux venu chez les Dames.* Tu n'en dois pas être surpris. Leur Dieu étoit autrefois le bien venu chez la Déesse VENUS. Tu vois qu'il y a des gens qui imitent leurs Dieux, sans s'amuser à prendre les titres des Dévots. Les Capucins, les Cordeliers & d'autres portent le nom de *Fideles Disciples de St. François*; mais je ne vois pas qu'ils l'imitent si religieusement. Ils ne se font point de Femmes de neige, comme leur Saint Patron. Peut-être n'on-ils pas le sang si chaud que lui: peut-être l'ont-ils encore davantage, car on parle beaucoup de leur vigueur: mais il est sûr que les Guerriers leur damment le pion à la toilette.

lette. J'ignore ce qui se fait ailleurs ; car tous les Ecclésiastiques ont de grands privilèges : ils ont droit de de parler à l'oreille aux Filles & aux Femmes , sans que les Peres & les Maris ôsent s'y opposer. Un Amant qui a ce privilege , peut bien avancer ses affaires.

Les Jurisconsultes se sont rendus fameux par leur érudition , leur équité , leur fermeté contre les Usurpations , des Gens d'Eglise , & sur-tout par leurs fréquentes brouilleries avec la Cour. Ce Corps a été souvent malheureux , par l'excès de zele qu'il a pour son Roi & pour sa Patrie. Si on lui a vu faire quelques fausses démarches , ce n'a été que par l'imprudencce de quelques Particuliers , qui ne sont pas dignes de faire partie de ce Corps , ou qui n'y sont nécessaires que comme l'est un Privé dans un Bel Edifice.

Le Public , qui trouve toujours à redire , lui reproche tout le contrai-

158 LETTRES D'UN SAUVAGE
re de ce qu'il reproche aux Militaires.
Comme il n'y a rien de mieux venu
chez les Dames que les Officiers, il n'y
a rien de mieux venu qu'une belle
Femme chez un Magistrat, le procès
est alors à moitié gagné. Il y en a parmi
eux qui sont aussi savans que les Illu-
minés de la Foi. On y trouve des Ju-
ges qui ont une ame qui veille, tan-
dis que leur corps dort à l'Audience ;
& ils sont aussi en état de juger à leur
reveil, que ceux qui ont écouté *ar-*
rectis auribus les raisons des deux Par-
ties. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO,
une autre fois je te parlerai des Phi-
losophes, c'est là le Peuple extraor-
dinaire.

F I N.



LET-

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE¹
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XIII.

ZAKARA à KAROKAJO.

JE t'avois promis, cher KAROKAJO, de te parler des Philosophes. Un Sauvage, tout nouvellement débarqué, ne sauroit assez bien les connoître, pour en dire tout ce qui en est. Je te dirai ce que j'en fais sûrement. Si on vouloit les croire sur

O 3 leur

leur parole, ils passeroient réellement pour des Illustres. Rien ne leur résiste. Leur esprit va fouiller dans les Secrets de la Nature, il se guide jusques dans les Cieux; que dis-je! il va bien plus loin. Ils ont trouvé au-delà des bornes de l'Univers un Espace infini, rempli d'un gros Rien, dans lequel l'Univers se meut aussi facilement, qu'un petit Poisson pourroit le faire s'il étoit seul dans l'Océan.

Les Sauvages ont toujours eu des idées bien bornées. Ils se sont imaginés, que le *Tout* étoit plus grand que la *Partie*, & que la *Partie* étoit plus grande que le *Rien*. Mais il y a des Philosophes qui ont démontré le contraire. Ils ont prouvé qu'il n'y a rien de plus grand que le *Rien* ou le néant. Il engloutit, il avale tout, disent-ils, tout vit dans l'enceinte du *Néant*, à peu près comme *Jonas* vécut trois mois dans le ventre de la Baleine. Je fai qu'il y a des Naturalistes, qui révoquent en doute ce fait;

fait; parce qu'ils n'ont pas pu passer par le gosier d'une Baleine, qui avoit été prise sur les côtes de Norvège. Les Faiseurs d'Expériences ne se rendent pas si facilement. Ils nient le fait; & s'ils n'ont pas assez d'effronterie pour cela, ils ont recours à des distinctions frivoles, & ne le passent que parce qu'il s'agit ici d'un petit Prophète. Les Théologiens anathématisent tous ces Incrédules. Il n'est pas permis à un Sauvage de prononcer sur cet article. Tout ce que l'en pourrois dire, c'est que d'un Naturaliste on auroit bien de la peine à en faire un bon Saint.

L'Antagoniste de *St Thomas* s'étoit fait de son tems une si brillante réputation dans la *Scholastique*, qu'on lui dit qu'il pourroit faire ranger Paris dans une bouteille. Si la bouteille étoit assez grande; *concedo*, dit ce Docteur: si elle étoit trop petite, *nego*. Mais ce n'est point de ces subtilités, dont on se sert pour prouver la
gran-

Grandeur de *Rien*. On assure que le Monde est dans un grand Espace, où le *Rien* s'étend au long & au large. On en a bien pris la mesure, qu'on trouve qu'il y auroit encore assez de place pour faire des millions de Mondes, aussi grands que celui que nous voyons, dont la seule immensité nous étonne.

J'ai demandé à un de ces Savans, si cela étoit bien vrai. Il m'a dit qu'il n'en falloit pas douter, & comme je fai qu'on ne gagne que des injures à les contredire, je me suis adressé à un autre. La Curiosité rend les gens hardis, & leur fait souvent faire de grandes sottises par tout País; mais dans celui-ci plus que dans le nôtre. Je viens d'apprendre, dis-je à mon nouveau Docteur qu'il y a hors de l'Univers un Espace Vuide, qui est cent mille fois plus étendu que la Surface de l'Ancien Monde. Sottise toute pure ! me dit-il. La Nature abhorre le Vuide, tout est plein dans l'Univers,

vers, on ne sauroit trouver un demi pied de vuide au dedans ni au dehors. S'il y avoit du vuide quelque part, ce seroit dans la Bourse des Philosophes : mais ils ne manquent de rien, leurs Atômes suppléent à tout.

Je veux bien vous avouer qu'ils ne sont pas fort opulens, mais il a été en leur pouvoir de remplir leur Bourse d'Or & d'Argent. Ils avoient trouvé le Secret admirable de faire de l'Or, mais ils l'ont laissé perdre ; parce que cela les dégoutoit de la Philosophie, qui s'étoit associée dès le commencement avec la Misere & la Pauvreté. La Philosophie a tort de fréquenter de si mauvaises Compagnies, dis-je à mon Docteur je n'en saurois disconvenir, repartit le Savant, mais la Pauvreté a de grands avantages : elle n'est point sujette à l'envie comme l'Opulence, & elle est fertile en ressources, je vai vous le démontrer clairement.

On avoit toujours cru que la Pau-
vreté

vreté & les Richesses étoient des écueils plus dangereux que ceux de *Carybde* & de *Sylla*. Un sage Prophète les redoutoit l'un & l'autre, & demanda à son Dieu de ne lui donner ni l'un ni l'autre ; mais de lui donner un état de médiocrité , qui ne panchât vers aucune de ces extrémités. Les Saints du Vieux Testament n'égalent point ceux du Nouveau , en voici une preuve.

St François jette le plan d'une Fondation , qui devoit faire l'étonnement de toute la Terre. Il vouloit faire bâtir un grand nombre de Maisons superbes , & faire vivre une multitude innombrable de pieux Fainéans , qui se croiroient perdus , s'ils avoient fait œuvre de leurs dix doigts. Que croyez-vous , me dit le Docteur , que croyez-vous qu'il imagina pour parvenir à son but ? Je ne saurois le dire , repartis-je : il me semble qu'un tel dessein est ridicule dans un simple Particulier , & qu'il faut même être fou
pour

pour le tenter , qu'autant vaudroit tenter d'attraper la Lune avec les dents.

Que votre esprit est borné , Pauvres Sauvages de l'Amérique ! me dit-il. Vous n'êtes pas faits pour faire des Merveilles. *St. François* ne demanda qu'une besace de deux aunes & demie de toile , & avec cela seul il exécuta ce grand projet. On le respecte en Europe & en Asie. Le Grand Turc même , qui est ennemi du Nom Chrétien , a cru devoir rendre justice au mérite de grand homme , que d'autres appellent un Grand Fou : car tous les hommes n'ont pas les mêmes idées d'un sujet. Le Grand Seigneur fit mettre le Portrait de ce Saint dans une des Sales de son Palais , qui n'est parée que des Tableaux des Grands Hommes. Un Ambassadeur Etranger fut surpris de voir le Portrait de ce Pere de quatre sortes de *Gueux* , qu'on appelle *Cordeliers Piquepuces* , *Capucins* , & *Recollets*. Il ne put s'empêcher

pêcher de dire, qu'il étoit surpris de voir un *Gueux* mandiant dans le cercle des Héros. Un *Gueux*, dites-vous, répondit le Grand Turc ! Defabusez-vous, cet Homme étoit plus riche & plus rusé que votre Maître : il a pu mettre sur pied une armée innombrable de Fainéans, & leur faire faire bonne chere dans le sein de l'Oisiveté, sans employer autre chose que deux aunes & demie de toile. Je suis puissant, dit le Grand Seigneur, mais je ne saurois me vanter d'en pouvoir faire autant.

Vos instructions sont bonnes, dis-je à mon Docteur, mais souffrez que je vous dise, que je vous demandois une chose, & que vous m'en aprenez une autre. Je vous demandois s'il y a du vuide dans le monde. Non, me dit-il tout est plein jusqu'à la Besace des Cordeliers. Je ne m'inscris pas en faux contre vos preuves, dis-je au Docteur : mais tous vos beaux exemples ne prouvent-ils pas le *Vuide* & le
Pleiu

Plein à la fois ? Il me semble que vous avez tous raison tour à tour. Mon Docteur s'entêta , il voulut avoir raison tout seul ; & comme je n'aime point à disputer , je lui dis *Fiat* , vous avez raison , & les autres n'ont pas tort.

Si je t'ai parlé si long-tems des Fai néans , tu n'en dois pas conclure que les Philosophes restent dans l'inaction , & qu'ils manquent d'adresse. Le plus habile de tous les Ecuyers tranchans ne sauroit diviser une Perdrix , ou un Lapin , avec autant de dextérité , que les Philosophes diviseroient le plus petit grain de sable que tu pourrois trouver sur le bord de la Mer. Ils l'auroient plutôt divisé à l'infini , que le Frere Coupe-Chou d'un Monastere n'auroit fait les portions pour tous les *Suppôts* de son Couvent.

Voici comme ils procedent dans leurs opérations. Tout ce qui est matériel a des parties. Si vous séparez ces parties , que restera-t'il ? il restera toujours quelque chose. Ce quelque

P choz

chose aura encore des parties. Retranchez ces parties tant qu'il vous plaira , il restera toujours quelque chose qui sera matiere , & qui pourra se diviser ; parce que c'est le propre de la Matiere , d'avoir toujours quelque longueur , largeur , & profondeur. Or il est clair qu'on peut toujours retrancher quelque chose d'une Grandeur. Voyez comme la Puissance Séculiere rogne tous les jours les aîles aux Gens d'Eglise ; & qui fait s'ils ne les rogneront point tant qu'ils ne pourront plus voler ! mais ne perdons pas le fil de notre Argument.

Si un Grain de sable peut se diviser à l'infini , tu n'en dois pas conclure qu'un Grain de sable soit aussi grand , & ait autant de parties que la Terre entiere , qui est si bien finie qu'on en peut faire le tour. Tout bien comté & rabbattu , son Diametre n'est que de 2864. lieues , sa Circonférence n'a 9000. lieues. Si on y joignoit
en-

encore une ou deux fois ces grandeurs, cela ne feroit pas une grandeur égale à l'infinité des parties que les Philosophes viennent de trouver dans le Grain de sable, qu'ils ont si habilement divisé jusqu'à l'infini.

Je ne sai si je pourrai bien te faire goûter des raisons qui tendent à prouver que la Partie peut se diviser à l'infini, comme le Tout dont elle fait partie. Un Sauvage, qui n'est jamais sorti des Forêts de l'Amérique, ne trouveroit peut-être rien de merveilleux dans ces subtilités, qui exercent la sagacité de l'esprit des Philosophes de l'Ancien Monde depuis deux ou trois mille ans. Qui fait ! si tu ne dirois pas qu'ils se sont rempli la cervelle de raisonnemens pleins de vuide & de bagatelles ; & que je veux remplir l'Hémisphere de nos Sauvages des chimeres qui occupent entièrement la tête des Philosophes de l'Ancien Monde, qu'on n'y sauroit trouver le moindre vuide. Mais sou-

Vien-toi , que tu m'as ordonné de te faire part de tous les Sentimens qui font du bruit , & que les belles choses que je te dis , retentissent sans cesse dans les Ecoles , & qu'on ne sauroit passer pour savoir quelque chose en Philosophie , si on ignoroit ces Articles importans.

On fait ici grand cas des Lumieres des Philosophes. Il y en a un qui a monté au plus haut point de l'Erudition , & celui-là étoit un des sept Sages de la Grece. Ote ton Chapeau quand je te dirai son Nom. Ce Grand Homme s'apperçut qu'il étoit parvenu à un point où bien d'autres parviennent sans le savoir , & c'est ce qui fait qu'il savoit quelque chose de plus que les autres. *Je sai* , dit ce Grand Homme , *je sai que je ne sai rien*. Ne va pas être assez sot pour te moquer de cet Homme-là , & dire qu'il avoit précisément appris ce qu'il ne devoit jamais apprendre. Tous les Scholastiques te tomberoient sur le corps , ils sont fort

fort dangereux , tu ne fais pas encore ce que c'est qu'un *Nego majorem*.

Il y a une autre espece de Philosophes , qui se sont fait hair. Les Scholastiques les ont chassés du Pais de leur domination , & leur ont défendu de paroître jamais sur les Bancs des Ecoles , où l'on jure *in verba Magistri*. Je voudrois bien savoir à quoi pensoient *Descartes, Locke, Newton* , & d'autres de cette espece , qui s'amuserent à aller d'expérience en expérience , pour expliquer les Phénomènes de la Nature. Cela s'appelle prendre le chemin le plus long. Les Scholastiques ont une voie plus abrégée , ils tranchent toutes les difficultés tout d'un coup.

Qu'on leur propose tout ce qu'on voudra , ils en viennent à bout par leurs *Qualités occultes*. Si tu leur demandes pourquoi l'Aimant attire le Fer & non pas le Cuivre , ils te diront , c'est qu'il a des qualités occultes qui attirent l'un & non pas l'autre.

Si tu leur demandes pourquoi nous voyons à la faveur de la lumière, & non pas dans les ténèbres. Ils te diront que la lumière a des qualités occultes qui nous font voir, & que les Ténèbres ne les ont pas ; sans cela nous verrions de nuit, comme les Hibous. Les Qualités Occultes sont pour les Scholastiques, ce qu'étoit l'Épée au Disciple d'*Aristote*, qui fut le seul qui put défaire le Nœud Gordien. Il n'y a point de Difficultés, qu'ils ne tranchent avec les Qualités occultes.

Les autres petits Philosophes dont je te disois tout-à-l'heure les noms, n'auroient jamais eu l'esprit de s'imaginer, qu'un Corps pût être sur les autels de Rome & de Paris, & en mille autres endroits à-la-fois. Ils n'auroient jamais pu s'imaginer que la Couleur, Pesanteur, & autres semblables Propriétés des Corps puissent subsister sans sujet. Ces gens-là ont des connoissances si bornées, qu'ils
ne

ne connoissent pas les Accidens qui subsistent à *parte rei*, & tant d'autres choses curieuses qui leur ont échappé.

Il ne faut pas que j'oublie à te dire, qu'il y a des Philosophes qui ont le regard aussi assuré que l'Aigle. Ils ont vu des taches au Soleil. Ils connoissent les différentes Régions qui sont dans la Lune, ils en ont fait la Carte Géographique. Chacun de ces Fameux y a une Seigneurie. Le Public leur fait honneur de ces titres, & les appelle tous *Lunatiques* par distinction. Il y en a eu un qui avoit l'oreille si fine, qu'il entendoit croître un brin d'herbe dans un pré.

C'est dans les ouvrages de mains qu'ils sont habiles. Il y en a qui auroient plutôt mesuré le contour de l'Univers, qu'ils n'auroient mesuré celui de leur chambre. Quoiqu'ordinairement ils ne logent pas dans les plus grands Appartemens, il n'y a pas long-tems qu'on en vit quelques-uns
qui

qui revenoient d'un long voyage. Ils étoient partis exprès pour aller dans les Païs voisins du Nord , pour mesurer ce petit point. Ils s'en approchèrent tout autant qu'ils purent , mais ils s'en retournerent aussi savans qu'ils y étoient allés. Ce n'est pas la faute de leur Art , il est infailible : c'est la faute de leurs instrumens , qui se trouverent malheureusement trop courts , & avec de tels instrumens on ne peut pas faire des merveilles. Porte-toi bien , Cher КАРОКАЈО. Je te donnerai sur ce sujet des éclaircissemens plus amples , lorsque j'en serai mieux informé. J'ai bien oui parler de quelques autres Philosophes , qui ont pensé renverser la Philosophie. Les uns les louent , les autres les blâment ; mais je ne sai pas encore qui a tort ou raison. Il suffit que les Anciens Philosophes ayent dit une chose , pour que les Nouveaux disent le contraire.

F I N.

On

On mettra ici les dernieres lignes de la
L E T T R E précédente , lesquelles on
ne put mettre à tems faute de place.

“ Ce Corps (celui des Jurisconsul-
“ tes) a aussi une Divinité Subalter-
“ ne , qu'on represente avec un ban-
“ deau sur les yeux ; c'est là peut-être
“ ce qui a acquis à quelques-uns de
“ ses Membres le droit de dormir à
“ l'Audience. Ce privilege ne leur
“ est point contesté. Je ne sache pas
“ qu'il y ait jamais eu d'Avocat assez
“ hardi pour leur dire , *Reveillez-*
“ *vous, Monsieur le Juge.* Il faut qu'on
“ ait de bonnes raisons pour cela :
“ car les Avocats ne craignent pas
“ plus de donner des coups de lan-
“ gue , qu'HERCULE ne craignoit de
“ donner des coups de massue.



LETTRES
D'UN
SAUVAGE DE PAYSÉ¹
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMÉRIQUE.

LETTRE XIV.

ZAKARA A KAROKAJO.

ON se dispose ici à faire pénitence, mais la manière de s'y prendre a quelque chose de fort extraordinaire. C'est là encore un de ces tours subtils que la raison civilisée étoit seule capable d'imaginer. Nos Sauvages auroient-ils pu penser, que la meilleure

ma.

maniere de s'y prendre pour appaiser la colere d'un Dieu irrité contre des Hommes pécheurs , c'étoit de faire de nouveaux crimes , & de joindre de nouvelles iniquités à la liste des précédentes ? Voilà le but des *Plaisirs du Carnaval* , qui précèdent immédiatement le *Tems de Pénitence* qu'on appelle *Carême*.

Cette Pratique est fort ancienne ; mais son origine ne lui fait pas beaucoup d'honneur. On dit que c'est une Imitation , ou un Reste des *Bacchanales*. Réellement il y a un peu de ressemblance , mais pas tant qu'on voudroit le faire croire. Il y a du ridicule dans l'une & dans l'autre de ces maximes : mais il y a bien de la différence dans la doze. Dans celles de *Bacchus* , les Prêtres & les Prêtresses de ces Mysteres alloient nuds par les rues , chantant & dansant d'une maniere à révolter la pudeur. Aujourd'hui on ne se porte pas à de tels excès , on a pris tout le con-

178 LETTRES D'UN SAUVAGE
trepied. Peut-être est-on tombé dans
un écueil , en voulant en éviter un
autre.

Autrefois on faisoit gloire de paroître *in puris naturalibus* , mais aujourd'hui c'est tout le contraire. On veut paroître tout autre chose que ce qu'on est réellement. On se masque, on endosse les Habits d'un Pantalon, d'un Arlequin , ou d'autres encore plus ridicules ; & mieux on réussit à se défigurer , & plus on montre d'habileté à jouer son rolle. Il y a quelques Saints qui ont dit , qu'il n'y avoit rien de mieux inventé pour les intrigues d'Amour ; mais j'en douterois fort.

Ce ne sont pas les Saints qui sont les meilleurs Juges sur cet Article. Les plus Experts en Pratique d'Amour n'ont recours à cette sorte de déguisement , que lorsque leurs affaires sont si désespérées , que la prudence & l'habileté ne peuvent y remédier. Il n'y a rien de plus dangereux

gereux que les *qui pro quo* qu'on peut faire en cette rencontre. Je connois un jeune Bachelier, qui a été la dupe de sa trop grande crédulité pour l'autorité du *Grand Gregoire*, qui raisonnoit précisément sur cet Article.

Quoique les gens de ce País soient libres, il n'est pas permis à une Fille d'aimer, ou d'épouser qui elle veut. Il faut que les mouvemens de son cœur soient conformes à la volonté de ses Pere & Mere. Mais la Nature n'a pas bien pourvu à cela. Si elle avoit été un peu plus avisée, elle auroit épargné bien de la peine aux Amoureux de ce País.

Il y a quelques jours que deux jeunes Amans, assistés du secours d'une Entremetteuse, fixerent un jour pour se parler librement d'une jeune Fille en présence de sa Mere, qui étoit un *Argus* qui les obsédoit. Ils crurent pouvoir le faire, sans qu'elle pût savoir de quoi il s'agissoit. On ne connoît pas les gens sous le masque. Ils

Q con-

convinrent des habillemens qu'ils prendroient. Mais la Fortune se plaît souvent à traverser les desseins les mieux concertés. La Mere de la jeune Fille prit du goût pour le genre d'habillement que sa Fille s'étoit choisi. L'Amoureux reconnut le masque, sans reconnoître ce qui étoit dessous. Ne vas le prendre pour un lourdaut ; car un Bachelier doit avoir de l'esprit. D'ailleurs c'est ici une maxime établie, que l'on met sur le compte de l'Amour les sottises que font les Amoureux ; parce que l'Amour est un Dieu aveugle, & qui fait fort souvent donner à gauche ceux qu'il conduit. Ce Dieu a du crédit, & ses Dévots ne s'apperçoivent presque pas qu'il leur fait faire des sottises. Ils ne sont pas si entreprenans que les Anglois, dont je t'ai déjà parlé.

Revenons à notre Amoureux, qui fit une lourde faute sans qu'on puisse le blâmer. Il conte avec empressement toute l'intrigue à la Mere de sa
 Mais

Maîtresse, il l'instruit de la maniere dont il va s'y prendre pour tromper ces bonnes gens. On l'écoute avec attention, sans lui répondre autrement que par un signe de tête. Il s' imagine que sa Déesse ne tient ce langage muet, que pour imiter l'inviolable *annuit* de *Jupiter*. Il se retire tout transporté de joie. Il s'applaudit de ses heureux succès, & les attribue à la force de son imagination. Il avoit donné la torture à son esprit, pour composer son discours. Cent fois il l'avoit recité devant un miroir, pour le débiter avec plus de grace. Chers Amis, dit-il, j'ai fait merveille! J'ai charmé, j'ai ravi! Mon éloquence a fait sur le cœur de ma Maîtresse les mêmes impressions que ses charmes ont fait sur le mien! Vive la Masquerade! Il n'y a rien de mieux inventé pour tromper les *Argus*.

A peine notre Amoureux a-t'il les yeux ouverts à son réveil, qu'on vient lui dire imprudemment, qu'avez-

vous fait ? Dans quel abîme de miseres nê précipitez-vous pas votre Maîtresse ! On la met dès aujourd'hui dans un Couvent ! Ses pleurs , ses soughirs , les soumissions qu'elle fait à ses Pere & Mere , ne peuvent appaiser leur courroux ! Elle est destinée à être ensevelie toute vivante , & à vivre tristement dans un Cloître , pour mourir tous les jours au Monde !

Quoi ! que dites-vous ! dit l'Amoureux étonné. Hier oui , hier , lui dit-on , vous fites la plus grossiere de toutes les extravagances ! Vous dites à la Mere , des choses que vous deviez lui taire toute votre vie ! Moi ! je ne lui parlai point , dit le Galant , je parlai à la Fille. C'est à la Fille à qui vous deviez parler , mais vous fites tout le contraire. Le Déguisement en Amour ne vaut pas tant que vous vous l'êtes imaginé. Je croirois , Cher KAROKAJO , qu'on l'en devroit bannir entierement , & le confiner dans l'Étude d'un Procureur , ou dans le
Cabi-

Cabinet d'un Politique, & ne lui laif-
fer jamais mettre le pied sur le feuil
de la porte des Amans.

S'il n'y avoit de Déguifement que
dans les habits, il n'y auroit pas de
quoi se recrier fi fort qu'on le fait
dans les Chaires. C'est contre les Dé-
guifemens du Corps & de l'Amie
qu'on devroit fe déchaîner. Voilà ceux
que je trouve les plus blâmables. Les
autres n'ont qu'un tems, mais ces
derniers durent toujours; & c'est par-
ce qu'ils font trop ordinaires, qu'on
ne s'apperçoit pas qu'ils font bien plus
ridicules. Lorsqu'on fait l'amour à une
Beauté, on doit s'attendre à la trou-
ver toute autre après le Mariage,
que ce qu'elle nous paroît dans le
tems des Amours. On a ici des Se-
crets pour cacher une boîte, ou d'au-
tres difformités corporelles: mais on
est bien plus industrieux à cacher les
imperfections de l'Amie, le plus rusé
de nos Sauvages y feroit trompé.

La Beauté du Corps est paffagere,

Q 3 mais

mais celle de l'Ame dure toujours. Voilà ce que tu dirois toi qui es un Sauvage, qui n'as que le bon-sens. Mais tu dirois une sottise. Il n'y a rien dans ce País, si sujet au changement que la Beauté de l'Ame. Il faut avoir perdu l'esprit, pour s'imaginer qu'elle peut durer long-tems. Si un Mari vient à s'appercevoir après quelques jours de Mariage, que la modestie de la Belle qu'il adoroit s'est changée en effronterie; que l'orgueil, la fierté, la mauvaise humeur, ont pris la place de la candeur & de l'enjouement. S'il vient à appercevoir des changemens bien plus considerables, ne va pas t'imaginer qu'il ose s'en plaindre. On lui fait encore belle grace, si on veut bien garder le *decorum*, & qu'on veuille s'en tenir à des intrigues secretes. Il faut alors avaler la pilule. Ce seroit une sottise, de dire seulement qu'elle est amere. Il faut en passer par-là, ou être le jouet de toute une Ville.

Si une Femme apperçoit une pareille métamorphose dans l'aimable Cavalier qu'on vançoit tant, elle a droit de faire du bruit, & de le conter à deux ou trois de ses Amies, qui ont soin de le publier plus vîte qu'un Crieur Public ne sauroit le faire, quoiqu'il se trouve presqu'au même instant aux deux extrémités de Paris, pour y vendre pour un sou les Arrêts & les Ordonnances du Roi. Qu'arrive-t'il ? Tout le monde le fait, & le Bourru qui craignoit l'éclat, ne se contraint plus. Quel bonheur ! s'il restoit ce qu'il est, & qu'il ne devînt pas encore pis.

Voilà des Déguisemens crians, qui pourroient exercer le zele des Prédicateurs. Je leur conseillerois de se signaler par cet endroit-là sans s'amuser à des bagatelles, & à clabauder si fort contre la Mascarade du Carnaval. J'ai assisté à quelques-uns de leurs Sermons, qui rouloient sur cette matière : mais j'enrageois dans le fond
de

de mon ame , de les voir insulter tant de braves gens , sans qu'il fût permis de leur repliquer un seul mot ; car leurs privileges sont grands. On peut se recrier contre les hableries d'un Avocat , ou contre les absurdités d'un Professeur : mais c'est un crime énorme de contredire un Prédicateur , sans cela j'allois lui dire. Vous vous trompez , Pere Prédicateur. La Mascaraade n'est pas si diabolique que vous le publiez , & son but n'est pas si mauvais que vous vous l'imaginez. C'est dans le tems du Carnaval que les Hommes sont de la meilleure foi du monde. Ils prennent des Habits ridicules. Hé bien ! y a-t'il là tant de mal ? Ils sont réellement ridicules , & ils veulent passer pour ce qu'ils sont , il faut les laisser faire.

Je voudrois bien savoir si l'Habit d'un Pantalon est plus ridicule que celui d'un Capucin. Le premier divertit les petits enfans , & l'autre leur fait peur ; & si on en jugeoit par l'utilité ,

tilité, on auroit bien de la peine à dire lequel vaut le mieux. Savez-vous bien, Messieurs, que c'est vous autres qui courez la Mascarade ? De quel droit prenez-vous des Habits extraordinaires, qui vous distinguent du Commun des Hommes ? Savez-vous bien que si la Raison vous autorise à le faire, il faut que votre Dieu lorsqu'il étoit sur la terre, & ses Apôtres, en aient bien manqué, pour s'amuser à porter des Habits qui ne les distinguoient point du reste des Hommes ? Dites-moi, ces gens-là étoient-ils moins saints que vous, parce qu'ils ne portoient point de Capuchons, de Rabats, & tel autre Attirail que vous avez, & dont je ne fais pas même le nom ? En avoient-ils le cœur moins pur ? parce qu'ils ne portoient point d'Habits arrosés de quatre gouttes d'Eau-Benîte. Les vertueuses Femmes qui étoient à leur suite, étoient-elles moins saintes que vos Nonnettes, parce qu'elles n'avoient que des Habits

bits Laïques ? On fait bien le contraire. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on dit, que votre Habit est aussi imposteur que celui d'un Pantalou. Ce n'est pas moi qui ai dit le premier que *l'Habit ne fait pas le Moine*. Il y a long tems qu'on a remarqué bien du ridicule dans les Habits des Prêtres, dans leur Figure, & dans leurs Pratiques. Je ne sai, dit *Cicéron*, comment un Prêtre se peut tenir de rire, lorsqu'il en voit un autre. *Nec scio qui non rideat Aruspisem, si videt Aruspex.*

Tien ! Cher KAROKAJO, les sottises que je leur vois faire me mettent en colère. J'ai presque envie de leur dire, que les Gilottins qu'on voit ici sur le Théâtre, ne sont pas si impertinens que le sont les Moines & tous ceux en général qui portent un Habit imposteur ; qui les fait paroître tout autres qu'ils ne sont réellement. Mais à quoi bon aller choquer tant de Chrétiens à la fois ? Je les mettrois bien en peine, si je leur faisois cet Argument

gument à la Sauvage. Il y a bien de la différence, entre courir la mascarade, ou la faire courir à son Dieu. Dans l'un il n'y a que de la sottise, mais dans l'autre il y a de l'impiété. Si c'est un crime à une Femme de prendre les Habits d'un Homme, ou à un Homme de prendre ceux d'une Femme, sera-ce un grand bien de donner à la Divinité des Habillemens encore plus ridicules ? parce qu'ils lui conviennent moins.

Je voudrois bien savoir, s'il y a de Mascarade plus extraordinaire, que celle qu'on fait faire au Pere Eternel. On le represente comme un bon Vieillard à barbe grise. On le place dans cette posture sur un Maître-Autel. On lui donne une triple Couronne, & les autres Ornemens d'un Pontife qui va dire la Messe. J'ai vu qu'on le promenoit ainsi representé, dans des Ecussions ou dans une Banniere, à une Cérémonie qu'on appelle *Oraison de quarante heures*, & qu'on fait exprès pour appaiser sa colere enflam-

mée

mée contre les sottises que fait ici le Peuple au Carnaval. Ne trouves-tu pas cela bien imaginé, Cher KAROKAJO? Avoue donc que la Raison Civilisée a trouvé un beau tour, pour empêcher son Dieu de se fâcher contre la Mascarade. Pouvoit-elle mieux s'y prendre, que de le mettre de la partie?

Non, non! Cher KAROKAJO, tu es trop sensé pour aptouver de semblables tours. C'est contre la volonté de leur Dieu que cela se fait, il l'a expressément défendu. Mais ce Peuple insensé ne regarde pas à cela, il regarde à la sottise d'un jeune Etourdi, qui prendra les Habits d'un Scaramouche, pour faire rire des gens qui sont aussi fous que lui. Il y a pourtant bien de la différence dans les degrés de folie. Je voudrois qu'il me fût permis de parler librement, je leur donnerois un bon conseil. Je leur dirois sans détour, Messieurs, soyez sages une fois dans en votre vie, & n'insultez pas dans vos Sermons une multitude d'honnêtes-

d'honnêtes-gens qui ne font pas grand mal au bout du compte. Ils font dans le tems du Carnaval, ce que vous faites tous les jours de votre vie.

Tu fais, Cher KAROKAJO, qu'il n'y a rien de si révoltant pour un Sauvage, que de voir que les plus fous s'avivent de faire la leçon aux autres. Si les Moines ne veulent pas cesser de faire courir la Mascarade à leur Dieu, je ne défendrai point à leurs Dévots de la courir à leur tour. Au contraire : je leur dirai, allons, Messieurs, *Soyez parfaits comme le Pere Céleste est parfait.* Prenez les Habillemens & la Figure que vous voyez qu'on lui donne. Il vous sera aussi facile de lui ressembler qu'il l'est à vos Docteurs de le faire ressembler à un Pape. Mais le zèle m'emporte, je ne songe pas qu'un Sauvage ne doit point faire le Prédicateur. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & sois assuré qu'il faudroit être fou pour s'imaginer qu'on puisse rendre les Hommes sages. F I N.

R. LET.

LETTRES
D'UN
SAUVAGE DEPAYSE
A
SON CORRESPONDANT
EN
AMERIQUE.

LETTRE XV.

ZAKARA A KAROKAJO.

Lorsque le Peuple d'un Etat devient furieux, il est terrible, comme une Mer agitée par la tempête. Il ne regarde pas plus au ravage qu'il fait que le Torrent rapide, qui a rompu les digues qu'on avoit élevé sur ses bords, pour en retenir l'impétuosité.

thosité. Il n'en respecte rien. Il renverse les Edifices que la Sagesse avoit élevés. On a souvent des occasions de s'en convaincre. Il y a en Europe une République qui s'étoit glorieusement soutenue depuis plus de deux siècles. Elle se maintenoit dans un état de tranquillité & de paix, qui sembloit devoir toujours durer; parce qu'il étoit fondé sur des Fondemens solides, c'est-à-dire sur des Loix justes & raisonnables.

Geneve est la République dont je te parle. Ses Loix se disputoient en Sagesse à celles de *Lycurgue* & de *Solon*. Elles donnoient au Magistrat assez d'autorité pour se faire respecter, sans lui en donner assez pour se faire craindre comme un Tiran. On ne voyoit point ce Peuple, frappé du trop grand éclat de la vertu de ses Magistrats, donner à leur mérite une récompense qui n'étoit due qu'au crime & à l'injustice. L'*Ostracisme* étoit inconnu chez ce Peuple: ou du-moins

il ne connoissoit, cette Loi d'injustice, que pour la détester, & ne la point mettre en pratique. Jamais on n'avoit vu dans cette Ville un Magistrat exilé pour ses vertus, & je ne sache pas qu'on en ait vu d'exilé pour ses crimes.

La Sagesse sembloit s'être retirée dans les murs de cette Ville, pour s'y faire un asyle, lorsqu'on la persécutoit dans le reste de l'Ancien Monde. C'est là qu'elle enseignoit à petit bruit ses Docteurs, & qu'elle pâroit leurs têtes des rayons de sa lumière, comme *Phœbus* pâroit jadis la tête de *Phæton* son cher Fils. Ne va pas croire, Cher *KAROKAIO*, que le parallèle que je vous fais soit tout-à-fait juste, un Sauvage peut se tromper en tirant des lignes de proportion : & je veux bien l'avouer, c'est ici que la disproportion est grande.

Ce Fils de *Phœbus* étoit tout rayonnant de lumière ; mais cela n'empêchoit pas qu'il ne fût un grand étourdi,

di,

di, qui auroit peut-être mis tout l'Univers en cendres, si *Jupiter* ne l'eut abîmé d'un coup de foudre. Mais qu'il y a de différence entre être enseigné par un Prince du Parnasse, ou de l'être par la Sagesse même. Les Docteurs qu'elle faisoit à Geneve, ne repandoient que des rayons salutaires, qui portoient ensuite la lumiere en différens endroits de la Terre. La Hollande & l'Angleterre ont encore tant de vénération pour les Docteurs qui s'y sont formés, qu'elles les font venir en foule pour endoctriner leurs Peuples. Ne va pas croire que ces deux puissans Etats manquent de bons Docteurs, ils en ont qui passent quelquefois de ceux Geneve. Mais il faut que la Prophétie du premier Fondateur du Christianisme s'accomplisse, *Nul n'est Prophète dans son Pais.* Voilà ce qui fait un peu tort aux Docteurs, que les Puissances Maritimes ont vu élever sous leurs yeux.

On regardoit cette petite Republi-

R 3 que

que comme une merveille. On étoit surpris de la voir subsister, parce qu'il est ici fort extraordinaire de voir long-tems durer des choses qui sont sagement établies. L'Amour de la Nouveauté, la Mode qui change tout, voulut renverser l'Ordre du Gouvernement. Elle venoit de faire son coup d'essai en Pais Catholique, & voulut fonder le gué en Pais Reformé. Elle ne fit qu'un faut de Corse à Geneve. Elle arme le Sujet contre son Souverain. Mais comme elle fait tout sans consulter le bon-sens : *Chassez*, dit-elle aux Bourgeois, *cette Milice, qui a toujours servi à vous garder.* Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. On commande à la Garde de la Ville de passer la porte. On brûle un peu de poudre de part & d'autre, & on tue sans misericorde le Soldat, qui étoit assez fidele pour bien garder le poste qui lui étoit assigné. Le Bourgeois victorieux parle alors en Maître, il en exerce l'autorité. Il tue, sans dire gare, quelques Citoyens

toyens qui ne lui plaisoient pas.

Les choses eussent été bien plus loin , si de bons & fideles Voisins ne fussent venus offrir leur Médiation. On eut d'abord de la peine à recevoir les Sages que la France & la Suisse y avoient envoyés. Qui fait si on ne leur auroit pas fermé la porte au nez , s'ils n'eussent fait à ce Peuple insensé la Harangue la plus pathétique qu'on puisse faire à des Coupables. On publia une Amnistie de toutes les fautes que ce Peuple venoit de faire. Cette sage conduite fit cesser sur le champ tous les desordres.

Tu aprouveras sans doute une conduite si sage , qui a eu des succez si heureux. Il y a-là quelque chose d'extraordinaire. On voit souvent des Etats susciter ou entretenir par Politique des Divisions chez leurs Voisins ; mais il arrive fort-rarement qu'on accoure avec zele au secours d'un Voisin malheureux , sans demander tout-au-moins le salaire de
ses

ses services. Mais ici la magnanimité, la sincérité, se signalent par un désintéressement extraordinaire. Tu croirois peut-être que c'est en vertu de cette Sagesse qui avoit établi son siege à Geneve il y a environ deux-cens ans, mais tu te tromperois. Car presque tous les Voisins de cet Etat, se font une gloire d'exterminer cette Sagesse, autant qu'il est en leur pouvoir.

Le Bonheur & la Force de Geneve consistent dans sa propre Foiblesse. Elle est entre trois Etats qu'on appelle la France, la Suisse & la Savoye. La Politique, qui fait toujours craindre à un Etat l'agrandissement de ses Voisins, maintient cette Ville & la rend respectable. Elle est le *non plus ultra* pour les *Ariovistes*, qui pourroient encore brûler ce qu'ils avoient en Suisse, pour aller s'établir dans le riche Pais des Gaules. En France, où l'on parle François, on appelle cette Ville les *Colonnes d'Hercule*, qui prescriyent aux Lis de la France, de ne
pas

pas chercher à s'épanouir dans un País de Montagnes, qui sont presque toujours couvertes de neige.

Il y a eu des gens assez mal intentionnés pour dire que les Princes de Savoie avoient autrefois voulu prendre cette Place. Mais c'est une fausseté, je le sai d'un Originaire du País. Un Sauvage n'aime pas à voir qu'on mette sur le compte des Maîtres, la faute que font leurs Serviteurs.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de te raconter ce fait. Il y a en Savoie des Ramoneurs de Cheminées plus qu'il n'en faut pour le País; car on en voit venir tous les jours à Paris, qui font tantôt ce métier, & tantôt un autre. En 1000. &c. la date n'y fait rien, il y eut quelques gens de cette profession, qui voulant faire fortune, entrerent de nuit dans Geneve, à dessein seulement de ramoner les Chéminées des Genevois. Ceux-ci sans vouloir écouter raison, se jettent sur ces pauvres Malheureux.

Ils

Ils crurent qu'ils avoient assez d'esprit pour juger de leur intention ; & sans beaucoup de formalités , ils les firent prendre comme des Voleurs. Il y a ici une Loi , qui dit , *Qu'il ne faut point entrer de nuit dans le jardin de son Voisin , sous prétexte de labourer ; ni monter à petit bruit sur les murailles , sous prétexte qu'on ne veut pas faire de bruit à la porte , crainte de l'éveiller.* On interprète fort mal de telles intentions.

Il arriva une chose fort remarquable dans ce tems-là. Une jeune Femme ayant appris que son Mari étoit malheureusement de la partie , demanda à parler à cet Infortuné , mais on lui refusa cette satisfaction , parce qu'on avoit pris à Geneve l'action de ces pauvres Savoyards , dans un sens qui demande toute sorte de rigueur ; on la regardoit comme un Crime d'Etat , & en ce cas le Criminel ne peut parler à personne.

Cette Femme désolée prit une résolution extraordinaire. Elle fut se met-

tre au pied du rempart , où l'on avoit
 exposé le Corps d'un Supplicié qui lui
 étoit si cher. " Cruels Genevois , dit-
 elle , je pourrai à present avoir mal-
 „ gré vous cette satisfaction que vous
 „ m'avez refusée d'une façon si barba-
 " re ! Ce Corps sera toujours cher à
 " mes yeux ! Les horreurs de la mort
 " ne me le rendent point odieux. Ce
 " sera , Barbares ! le seul objet dont
 " mes yeux voudront se repaître jus-
 " qu'à la mort. " Cette Femme , fide-
 le & passionnée , eut sans cesse les
 yeux fixés sur le corps de son Mari ,
 jusqu'à ce que sa douleur vint à les
 fermer pour toujours.

Cet Exemple a étonné tous les Peu-
 ples de ce País , il leur a appris qu'une
 Femme peut aimer un Mari : car la
 Matrone d'Ephese n'est qu'un conte
 fait à plaisir , pour donner du lustre à
 la Tendresse Conjugale du Beau Sexe.
 Denis , Tiran de Syracuse , ne vou-
 loit-il pas tuer sa Femme , parce qu'el-
 le ne lui avoit point dit qu'il avoit
 l'ha-

l'haleine puante ? Une de ses Courtisanes sçut bien le lui dire. On sait qu'il ne pardonna cette faute à sa Femme, qu'en faveur de la réponse imbecille qu'elle fit ; *J'aime mon Mari, & j'ai cru que tous les Hommes avoient la même odeur.* On ne voit plus de telles choses, ni à Geneve, ni ailleurs ; sans cela, tous les Parfumeurs ferment leurs boutiques.

On ne voit pas beaucoup de ces gens-là parmi les Genevois, mais on y voit des Horlogeurs en quantité. Ce sont eux, dit-on, qui ont eu la plus grande part dans cette dernière Révolution. Leur vanité leur fit faire ce syllogisme. *Tempus mensura rerum*, selon *Aristote*, le tems est la mesure de toutes choses. C'est nous qui mesurons le tems, nous en réglons les mouvemens. Il n'y auroit rien de plus beau qu'une République, dont les mouvemens seroient aussi réglés que ceux d'une Pendule. *Ergo* c'est aux Horlogeurs à régler les Mouvemens

mens de la République. La conséquence n'est pas juste. Tu t'en aperçois bien, toi qui n'es qu'un Sauvage; & si tu étois ici, tu leur dirois qu'il y a autant de différence entre une Montre & une République, qu'il y a entre un Sénateur comme *Marius*, & un Peintre tel qu'*Apelles*. L'un a de l'esprit dans le Barreau & à la tête des Armées: mais ils seroient tous deux des Sots, s'ils changeoient de place, & qu'*Apelles* prît la première Place au Camp & au Senat, & *Marius* celle de Maître dans l'Atelier du Peintre.

Les Habitans de ce País ont du mérite, mais ils sont souvent malheureux, parce qu'ils ne savent pas en quoi il consiste. On a pris de sages Arbitres, qui vont rétablir les choses sur l'ancien pied, par la règle, *Ne sitior ultra crepidam*, c'est-à-dire, chacun doit se mêler de son métier afin que tout aille bien.

Ce n'est point l'imperfection des Loix & des Coutumes de cet Etat,

S qui

qui ont occasionné ces Troubles. Il n'y a point de Pais au Monde où l'on fasse aussi bonne & aussi courte justice, qu'on la fait à Geneve. Ce n'est point dans les Grands Emplois de la Republique que l'on peut faire fortune. Les Emplois sont honoraires, sans être lucratifs. Lorsqu'on fait les Membres du Conseil, ce n'est point par Brigue ou par Cabale, comme en d'autres Endroits. On ne fait point attention aux grands Biens de la Fortune. Le Mérite personnel, & l'Estime publique, y ont plus de part que tout le reste. Le tems du regne des Magistrats dure si peu, & leur retour est si incertain, qu'ils ne sauroient prendre des précautions assez sures, pour rendre leur pouvoir Tyrannique.

Mais il y a partout des gens qui se plaisent à détruire ce qu'il y a de plus parfait, & à renverser l'Ordre le plus sage & le plus régulier, sous le spécieux prétexte de vouloir le perfectionne-

tionner. Il n'y a que l'Ordre merveilleux que nous voyons au Ciel, qui ne soit point dérangé ; parce que l'Auteur de la Nature n'a pas laissé aux Hommes le pouvoir de le changer. Porte-toi bien, Cher KAROKAJO, & garde-toi de prêter l'oreille à ces Discours séditieux, qui tendent presque toujours à détruire le bon Ordre de la Société, sous ombre de corriger ce qu'il y a d'abusif dans les Maximes Politiques.

E I N